LE SCRUPULE

DU

PÈRE DURIEU



G. GODDE

LE SCRUPULE DU PÈRE DURIEU

Eau forte de Just



BRUXELLES
HENRY KISTEMAECKERS, EDITEUR

MDCCCLXXXIII



LE SCRUPULE

DU

PÈRE DURIEU

I

ARIS.

— Première?...

— Première.

Elle se tourna à droite, choisit le ticket dans un des compartiments du casier accroché au mur, le tim-

bra et le remit au voyageur qui la suivait de l'œil avec une curiosité impatiente.

Au dehors, la cloche sonnait pour la seconde fois, avertissant les retardataires.

— Un sale temps! reprit le voyageur qui ne se hâtait plus depuis qu'il se sentait en règle.

— Oh ! nous n'aurons pas grand monde, dit la femme, on ne se disputera pas les coins.

— Vous vous couchez tard ce soir?

— La petite a congé, elle a dîné à Corbeil. N'empêche, le train devrait bien venir, je n'en peux plus de fatigue.

Et elle ajouta en manière de péroraison :

— C'est que demain il s'agira d'être au bureau pour le direct de six heures !

— Et monsieur Durieu ?

— Mon mari ?... Il est là qui sommeille dans le fauteuil.

— Quel bon feu vous avez allumé !

— Entrez, si le cœur vous en dit, monsieur Courtois... Le temps de sécher vos bottines ?... Vous connaissez le chemin, par la salle des bagages.

Puis, s'adressant à son mari :

— Eh ! Durieu !...

Eveillé brusquement, celui-ci fit un bond sur son fauteuil.

— Quoi ? dit-il, on a signalé le train ?

Il s'était dressé, et, la face rougeaude, les poings fermés, sa large

bouche ouverte par un bâillement, il étirait ses bras, bedon en avant, épaules en arrière.

C'était un solide gaillard, en dépit de sa petite taille et de ses soixante-deux ans. Son nez, une boule nuancée de carmin, prenait des reflets bleuâtres à son extrémité; quelques mèches de cheveux blancs frisaient sur son front, et, sous une paire de sourcils touffus, ses yeux bleus, très vifs, luisaient pleins de franchise et de bonhomie.

— Salut! monsieur Courtois, cria-t-il, mettez-vous dans le fauteuil, moi je me dégourdis les jambes.

— Ne vous dérangez pas, ne vous dérangez pas, dit M. Courtois, je m'asseoirai sur une chaise.

Le père Durieu eut un bon rire :

— Je vous défie d'en trouver une !

Du milieu du plafond descendait une tige en fer à laquelle était vissé le seul bec de gaz qui éclairât la petite pièce. Une table en bois blanc, chargée d'affiches et de paperasses et placée au bas de la fenêtre, se prolongeait jusqu'à la porte principale dont le battant de couleur marron s'ouvrait sur la voie. Brusquement la muraille formait un coude; à gauche, le casier aux billets s'accrochait dans l'encoignure près du grand bureau-caisse sur lequel Mme Durieu était accoudée, vis-à-vis la deuxième porte communiquant avec la salle des bagages; plus à gauche encore, au fond d'une

cheminée à la prussienne décorée de bandes de cuivre très brillantes flambait un entassement de bûches; près du foyer, on avait roulé le fauteuil recouvert d'un cuir autrefois vert, maintenant marbré par l'usure de larges plaques blanches.

M. Courtois avait pris possession du fauteuil et se carrait devant le feu, examinant la double colonne de fumée qui s'échappait de ses bottines, les doigts allongés sur son haute forme à larges bords qu'il avait posé sur ses genoux.

— Eh bien, dit-il, comment va la santé ?

— Pas mal.

— Votre demoiselle dîne à Corbeil ?

— Je l'attends par le train qui vous emmène.

M. Courtois croisa sa jambe droite sur sa jambe gauche et reprit, très digne :

— Vous laissez trop de liberté à cette jeune fille, mon cher.

— Bah!...

— Oui... on s'en étonne... Tenez, hier, chez Mme Laronce, dame sensée...

Durieu haussa les épaules.

— Vous haussez les épaules? Ce n'est pas répondre. Louise a dix-huit ans, il est peu sage de lui abandonner la garde du bureau à partir de dix heures du soir.

— Nous sommes levés au petit jour, dit Mme Durieu sur un ton de

conciliation,et nous ne sommes plus jeunes.

— Il est juste que chacun travaille, ajouta Durieu.

— Faites - vous aider par une bonne.

— Et la payer ?

— N'importe, dit M. Courtois, je vous conseille de réfléchir.

Et il continua, après un court silence :

— Au moins, vous êtes sûr de votre employé ?...

— Parbleu !...

— Combien gagne-t-il, ce garçon ?

— Treize à quatorze cents francs, avec les pourboires et les étrennes.

— Mâtin ! Il est économe. Je le

rencontre parfois habillé comme un prince.

Durieu marchait de long en large, l'air maussade, soudain sa colère éclata :

— Que le monde jase si ça lui plaît, je m'en fiche ! Tous les potins n'empêcheront pas ma fille d'être honnête fille, la fille d'une brave femme et d'un brave homme, et qui ne bronchera jamais ! Quant à François, mon employé comme vous dites, s'il déraillait de la ligne, il y a longtemps que je l'aurais réformé, sauf le respect que je vous dois !

Et reprenant sa promenade ;

— Au surplus, ce sont mes affaires, causons d'autres choses, hein ?

— Soit, dit monsieur Courtois très froissé.

La sonnerie électrique, installée dans la salle des bagages, se mit à marcher tout à coup, et une voix forte cria :

— Le train est annoncé, monsieur Durieu !

— Merci, garçon ! répondit le chef de gare.

Puis, sa colère étant passée, il continua :

— Ne prenez pas mes réflexions en mauvaise part, monsieur Courtois, mais vrai ! ça me flanque des rages bleues de savoir qu'un tas de paroissiens, que je ne connais ni d'Eve ni d'Adam, s'occupent de ce qui se passe ici !... Est-ce que je fourre mon nez dans leurs ménages,

moi?... Non!... Eh bien, qu'ils me laissent tranquilles!

M. Courtois agita la main droite en signe d'apaisement.

— Vous montez sur vos grands chevaux, dit-il, vos colères ne signifient rien, ne prouvent rien, sinon que vous êtes mauvaise tête. J'ai parlé un peu brutalement peut-être, parce que chacun vous estime dans le pays et que j'ai cru devoir vous avertir. Libre à vous de m'écouter ou de m'envoyer au diable... seulement... si j'ai mis les pieds dans le plat... c'est qu'il n'y a pas de fumée sans feu!

— Hein?...

Du coup, la maman Durieu avait abandonné le bureau-caisse.

Elle se campa en face du voya-

geur, très inquiète, rouge d'émotion.

— Si vous savez quelque chose, balbutia-t-elle, avouez-le!

Monsieur Courtois hocha la tête et répondit, en se dirigeant vers la porte :

— Je ne sais rien du tout, du tout... rien de positif... on bavarde... on n'affirme pas... redoublez d'attention, observez la manière d'agir de votre demoiselle...

— Monsieur Durieu!... monsieur Durieu! cria l'employé.

— Je n'accuse personne .. personne n'est en cause! se hâta d'ajouter M. Courtois avec un sourire bonhomme, nous reparlerons de ces cancans à mon retour.

Et il suivit le chef de gare sur le quai des voyageurs.

La pluie s'obstinait à tomber, une pluie froide dont les gouttes piquent les chairs ainsi que des pointes d'aiguilles ; quatre quinquets fumeux, enrhumés d'aspect, éclairaient les mares d'eau creusées dans le sable, tandis que la ligne des pierres formant la bordure de la chaussée se profilait presque brune, parsemée de places brillantes causées par les miroitements des flaques. Les lumières échappées des fenêtres de la petite gare permettaient à peine de distinguer le double alignement des rails et cependant la nuit se répandait si noire que la maisonnette semblait une tache lumineuse de luciole parmi la grande obscurité.

Bientôt, dans le lointain, un can-

tonnier sonna de la corne, le sifflet de la machine lui répondit, deux ronds sanglants trouèrent les ténèbres, deux yeux énormes qui flambaient, un tremblement secoua le sol animé par le roulement des voitures, le bruit des ferrailles et le ronflement de la vapeur ; une masse sombre se détacha à l'horizon, de plus en plus distincte, se précipitant, s'allongeant à mesure qu'elle avançait, puis le train se déroula dans toute son étendue, prolongea devant la gare sa marche ralentie et s'arrêta docilement.

Alors, tandis que M. Courtois montait dans le compartiment réservé aux fumeurs, une assez gentille fillette se pencha à la fenêtre d'un wagon de deuxième classe et appela :

— Père!... père!...

Durieu avait déjà soulevé le oquet en cuivre bruni, il ouvrit la portière de la voiture et tendit la main à sa fille qui descendit lestement les deux marche-pieds, troussa sa robe et se sauva vers la gare en criant :

— Il pleut trop fort, je t'embrasserai tout à l'heure !

Elle trottinait tout effarouchée, très gracieuse, très coquette; un peu des bas blancs se découvrait au-dessus de la bottine aux talons étroits, et ses deux menottes gantées de frais, jointes en avant pour maintenir les jupes, dégageaient sa taille. Elle jeta un adieu au chef de train, rentra, salua sa mère d'un gros baiser

et courut se blottir dans le fauteuil frileusement.

Le train parti, Durieu rentra à son tour.

— Eh bien! dit-il à sa fille, s'est-on amusé à Corbeil?

Il avait remplacé sa femme au bureau-caisse, comptait les billets reçus dans la journée, les classait, vérifiait les additions des livres.

— Tu n'as tout de même guère vu de soleil aujourd'hui, ma pauvre Louise?

— Nous ne sommes pas sorties, répondit-elle, madame Marchand est venue avec ses fils et nous avons profité de sa visite pour danser un peu.

— Ne va pas gagner du mal ! dit madame Durieu, tu sais que tu es

souffrante depuis quelques semaines.

— Bon! dit Louise, s'il fallait toujours s'écouter!...

Et se tournant vers son père.

— Comme tu t'acharnes au travail, ce soir!... Vous devez avoir besoin de repos, cependant?...

Durieu poussa brusquement le tiroir renfermant la caisse et le ferma à clef, puis, comme pour chasser quelque pensée gênante, il vint auprès de sa fille, la fit se lever, s'assit dans le fauteuil et la prit sur ses genoux.

Elle s'inquiéta :

— Tu as l'air préoccupé?... Aurais-tu reçu de mauvaises nouvelles?...

— Rien de grave, dit-il en l'em-

brassant, on m'a répété certains propos qui me tracassent.

— Ah! dit Louise, on a cassé du sucre sur le dos de quelqu'un?

— On nous a reproché de te laisser trop libre... Tu es une grande fillette ; et l'on prétend, avec raison peut-être,que nous sommes fautifs de te laisser seule au bureau le soir.

— François n'a jamais cessé d'être convenable? demanda la maman Durieu ; tu n'as jamais eu à te plaindre d'un manque de respect, n'est-ce pas ?

Louise se leva, très nerveuse :

— Jamais François ne m'a adressé une mauvaise parole,dit-elle,et ceux qui ont parlé contre lui sont de méchantes gens !

— Comme tu te fâches! s'écria Durieu frappé du ton violent de la répartie.

Elle se mordit les lèvres :

— Dame! répondit-elle, en accusant ce garçon, est-ce qu'on ne m'accuse pas indirectement ?

Durieu baissa la tête, un silence se fit.

A présent le chef de gare songeait. Il caressait une boucle blonde qui s'éparpillait défrisée par la pluie sur les épaules de sa fille, et il s'étonnait de n'avoir pas déjà observé que des lèvres si chaudes de sang provoquaient le baiser, que des yeux bleus si brillants promettaient d'aimer et que les ondulations du corsage couvraient la poitrine d'une jeune femme et non plus celle d'une enfant.

Pauvre père Durieu ! Les souvenirs voletaient autour de son cerveau dans un groupe effarouché : vingt ans plus tôt, lorsqu'il avait reçu sa nomination. il avait épousé une brave paysanne travailleuse comme une jument qui, deux années après, lui avait donné une fille, et depuis lors, tandis qu'avec une précision mathématique, été, hiver, chaque jour, chaque heure,le couple menait la même vie, la gamine poussait comme pousse la mauvaise herbe, et voilà qu'il lui faudrait prendre un mari pour se garer des amoureux ! Et surprenant Louise à le considérer avec des yeux qui interrogent, il eut un sourire et s'avoua que la maman Durieu avait gentiment travaillé en lui bâtissant

une fillette si délicate et si mignonne que sa taille aurait tenu une jointée dans ses grosses mains.

François la trouvait jolie ? Il avait bon goût, le gaillard ! Mais pas de bêtises ! Qui était ce François ? Un grand diable avec de longs cils bruns sous une tignasse emmêlée, un beau gars, tirant les œillades des crapaudes du pays alors que le dimanche elles descendaient bras dessus bras dessous dans leurs robes d'indienne toutes fraîches du lavage, un solide travailleur, jeune avec cela, vingt-cinq ans. Pas de position en revanche, pas d'avenir ! Et les observations faites par M. Courtois lui trottant dans la mémoire, il se surprit à dire à mi-voix :

— On peut bien se vêtir à sa

fantaisie, mais encore devrait-on connaître d'où provient l'argent dépensé !

Louise, impatiente, frappa ses mains l'une contre l'autre.

— A quoi penses-tu ? s'écria-t-elle.

Le chef de gare promena ses regards autour de lui.

La maman Durieu, les bras allongés sur le bureau-caisse, la tête allongée sur les bras, dormait, lassée d'attendre ; une fatigue lourde se trahissait dans son souffle fort qui montait et s'abaissait rythmé commeun balancier d'horloge. Dans la salle des bagages, François rangeait des futailles vides, on entendait les tonneaux rouler à travers la pièce et le bruit de leurs redres-

sements dans un choc plein de sonorité creuse ; il ne semblait guère préoccupé par l'arrivée de Louise et cependant Durieu fit cette réflexion :

—François aurait-il quitté l'usine, où il gagnait davantage, sans une amourette sous jeu?

— Mais regarde donc ma mère ! dit Louise. Est-ce que tu vas passer la nuit à te monter la tête, parce qu'il aura plu à un sot de te raconter des bêtises ?

Durieu se leva.

— Allons ! bonsoir, dit-il, ce serait mal à toi de nous cacher un vilain secret.

Il posa la main sur l'épaule de sa femme :

— Viens nous en coucher, la vieille !

La maman Durieu souleva ses paupières engourdies, se dressa tant bien que mal, s'enveloppa d'un large tartan à carreaux rouges et noirs, s'accrocha au bras de son mari et, ses pieds remplissant leur office par la force de l'habitude, se laissa conduire hors de la gare sans renoncer à poursuivre son rêve.

Le propriétaire mitoyen possédant un droit de servitude sur la vue, la Compagnie d'Orléans n'avait pu bâtir à sa guise; l'interdiction de faire élever un premier étage la contraignait à loger ses employés dans le pays, inconvénient peu grave, la ligne de Corbeil n'étant alors qu'un embranchement de la ligne principale et, à partir de minuit, aucun train ne circulant plus.

La gare se composait d'un rez-de-chaussée surmonté d'un toit recouvert de tuiles brunies par l'eau et par le temps; le nom de la station étalait sur la blancheur du mur ses grandes lettres rouges au-dessus de la porte d'entrée, à droite de laquelle se balançait la chaîne de la cloche. On pénétrait d'abord dans une salle assez vaste; on avait en face de soi le guichet aux billets, à gauche une balustrade interdisant aux voyageurs l'accès de la voie ; à droite la balance pour peser les bagages, les poids, le casier aux étiquettes et une grande affiche rose indiquant les heures des trains. Un couloir conduisait aux autres pièces qui s'allongeaient en enfilade : le bureau du chef de gare, la salle des

bagages, les salles d'attente, les premières classes avec des fauteuils en velours vert, les deuxièmes avec des banquettes doublées en crin noir, les troisièmes avec des bancs en bois et séparées les unes des autres par des barrières à jour peintes en jaune. Finalement le couloir aboutissait à un petit jardin sablé.

Sur le quai de la ligne montante se dressait une sorte de hangar soutenu par deux piliers, aux murs barbouillés d'affiches, muni d'un banc et flanqué de deux pavillons carrés, la lampisterie et les débarras.

Maintenant François serrait dans le hangar des marchandises qu'il tirait de dessous une bâche gonflée par la pluie; à chacun de ses efforts

pour soulever la bâche, des flaques d'eau tombaient pesamment.

Louise l'appela :

Il quitta son travail, traversa la voie et vint la rejoindre dans le bureau.

Louise s'était débarrassée de son chapeau et de son mantelet. Les flammes de la cheminée éclairaient son profil très jeune, un profil de fille à succès qui fait qu'on se retourne le soir dans les restaurants en vogue. L'air grave qu'elle s'efforçait de prendre jurait avec les mèches folles ébouriffées sur son front, avec les pommettes roses de ses joues et l'expression moqueuse de sa frimousse; elle avait étudié sa pose, une pose à effet comme sur les photographies de mauvais goût, et

elle se tenait près du fauteuil, un coude sur le dossier, la tête appuyée sur la main, un sourire languissant aux lèvres.

François entra. Elle lui dit, sans quitter son sourire :

— Tu as ce que j'ai demandé?

— Oui.

— Donne.

Il hésitait. Elle répéta d'une voix qui commande :

— Donne!

Il chercha un instant dans la poche de côté de sa veste et lui remit une enveloppe fermée.

Elle saisit l'enveloppe, l'ouvrit et en tira plusieurs billets de banque.

— C'est demain que je pars, dit-elle.

François la considérait, très pâle.

Il remuait par instants les lèvres comme s'il allait parler, mais la crainte ou la timidité l'empêchai de rompre le silence.

— Eh bien, demanda Louise, qu'est-ce qu'il te prend ?

— Je t'en supplie, rends-moi cet argent, balbutia-t-il.

Elle cessa de sourire et répondit :

— Mon cher, tu connais aussi bien que moi les idées arrêtées de mon père, il découvrira ma grossesse un jour ou l'autre ; si je reste, nous pouvons nous dire adieu.

— N'importe ! Laisse-moi tout conter au père Durieu. Il décidera ce qui lui plaira, ça vaudra toujours mieux, je t'en réponds !

— Tu ne m'aimes pas, dit Louise.

Il s'emporta :

— Je ne sais pas ce que tu as lu dans tes livres, je ne sais pas ce que font les amoureux dont tu es toujours à me parler ; mais je sais que je n'ai pas un sou et que l'argent que tu m'obliges à te donner, je l'ai volé là, dans la caisse !

— Oh ! fit Louise.

— Voilà que je suis devenu un voleur, c'est le bouquet !

Et crispant ses poings d'ouvrier :

— Dire qu'une taloche de ces battoirs-là te briserait contre le mur ! Et que je suis trop lâche pour te casser la tête, quitte à me fourrer après sous le premier train qui passera !

Il marcha sur elle :

— L'argent !... je veux l'argent ! je le veux !

— Tiens ! dit Louise effrayée.

Et elle lui rendit les billets de banque.

Il s'en empara et courut au bureau-caisse, le tiroir était fermé.

— Nom de Dieu ! cria-t-il, ton père a emporté la clef !

Louise s'approcha, très-câline. La colère soudaine qui s'était emparée de son amant la stupéfiait. Jusqu'alors ce grand garçon avait obéi à ses ordres sans discuter, sans réfléchir. Sur le désir exprimé par elle de ne plus rester seule le soir, il avait quitté l'usine où il était contremaître pour remplacer à la gare, aux appointements de 800 fr., l'employé contraint de donner sa démission à la suite d'une bronchite aiguë qui tournait à la phtisie ; il ne sor-

tait pas, si ce n'est pour aller voir de temps à autre son ancien patron et, docile à cette poupée blonde qui le menait à sa fantaisie, jamais il n'avait hasardé une plainte.

Lorsque Louise lui avait appris sa grossesse, il avait grapillé sou à sou pour lui apporter, chaque semaine, la plus grosse part de sa paie et quand, la veille au soir, elle lui avait annoncé sa détermination de quitter le pays jusqu'à l'époque de son accouchement, il s'était engagé à lui remettre le lendemain la somme qu'elle réclamait. En réalité, Louise ignorait les privations auxquelles le pauvre diable se soumettait volontairement : elle avait parlé avec son égoïsme d'enfant gâtée et les conséquences de sa légèreté l'effrayaient

elle-même, à présent qu'il lui était possible de les entrevoir.

— Je te croyais des économies, murmura-t-elle.

Il la regarda, stupide.

Des économies! elles étaient belles ses économies! c'était la caisse qui les fournissait! Il avait crevé la misère, gâché sa position, buché comme un portefaix tant et si bien que la fatigue tenaillait ses nerfs et que lui, si robuste, soufflait tout à l'heure pour rouler une méchante futaille! Et le résultat, c'était la perte de sa maîtresse, le déshonneur, la prison peut-être!

Son accès de fureur était passé, il se laissa tomber sur la chaise et se mit à pleurer silencieusement.

Louise l'embrassa, il eut un tres-

saillement, elle s'assit sur ses genoux.

— Je t'ai causé de la peine, dit-elle, il ne faut pas que tu m'en veuilles. Réfléchis, mon père ne nous pardonnera jamais de nous être joués de lui, jamais il ne consentira à notre mariage.

François soupira sans répondre, elle reprit :

— Je suis enceinte, tout va se découvrir, comment nous aimer, nous voir ? Consentiras-tu à renoncer à moi ?

Il répéta, effaré, avec l'air de ne pas comprendre :

— Renoncer à toi !... Renoncer à toi !...

— T'imagines-tu donc que notre vie continuera comme par le passé ?

Il courba la tête, écrasé par les pensées qui l'assaillaient.

Elle continua :

— Mon père est brutal, entêté, inflexible. J'ai peur qu'il me tue !

Il se leva terrible.

— Je te défendrai !

— De quel droit?

— Du droit que je t'aime !

—Demain,s'il le veut, tu ne seras plus ici.

Il tourna sur lui-même, les mains serrées contre les tempes pour en comprimer les battements. Tout à coup ses regards tombèrent sur les billets de banque épars sur le grand bureau et il se rua dessus en criant :

— Viens-nous en tout de suite!.. tout de suite, alors!

Louise triomphait.

Avant tout, à n'importe quel prix, elle tenait à fuir, la présence de son père l'épouvantait.

Ce n'était pas que Durieu manquât de bonté ni même d'indulgence, mais sa conscience droite n'acceptait aucune transaction sur ce qu'il appelait les choses d'honneur. D'une intelligence étroite, il jugeait la vie des autres d'après sa vie régulière et paisible.

Ignorant les passions, il n'en admettait aucune, et quiconque troublait par un de ses actes la sereine monotonie de sa société idéale, lui apparaissait un monstre indigne de pitié dont on devait se débarrasser coûte que coûte. Louise savait très bien tout cela ; elle se rappelait l'indignation de son père lorsque les

jurés, quelques mois auparavant, acquittaient une pauvre fille accusée d'avoir tiré sur son amant, un coquin qui l'abandonnait à cause de sa grossesse, car, prétendait Durieu : « une honnête fille ne se laisse jamais séduire » ; elle songeait que ni François ni elle n'avaient de pardon à espérer et, dans son froid égoïsme, elle trouvait tout simple de quitter la place, François se débrouillerait. Quant à l'argent volé ? Durieu paierait, d'abord parce qu'il était responsable de sa caisse et ensuite pour éviter le scandale.

Elle passa ses menottes autour du coup de son amant.

— Partir ensemble? dit-elle, mais c'est impossible ! les soupçons se changeraient en certitude, nous

nous perdrions tous deux. En restant ici, tu gagneras du temps, tu sonderas le terrain et tu prépareras mon père à entendre notre confession.

— Et s'il apprend que j'ai volé!

— Laisse donc!... C'est moi qu'il accusera, puisque je me serai enfuie.

François tenait les billets de banque.

— Tu es décidée? demanda-t-il.

— Oui.

Il détourna les yeux pour lui donner l'argent et dit :

— A la grâce de Dieu!





II

M. Maréchal était assis devant son bureau. Depuis dix années qu'il poursuivait, en sa qualité de commissaire de police, la répression des contraventions et délits commis dans son canton, jamais il n'avait assisté à pareille audience de simple police! L'avalanche des procès-verbaux avait roulé sans interruption et, dans sa mémoire, se dessinait par instants la mine piteuse du juge de paix, alors que l'écho d'une voix lasse bourdonnait à ses oreilles la

phrase sacramentelle : « La parole est au ministère public. »

Le défilé des braconniers, des maraudeurs, des ivrognes, s'était opéré en bon ordre devant le tribunal et François, l'employé du chef de gare, venait d'empoigner une grosse amende pour avoir été rencontré par le garde-champêtre, deux fois dans la huitaine, « en état complet d'ébriété ». Un garçon qui ne se soûlait pas autrefois ! Ça lui avait pris depuis que la petite Durieu avait filé un matin en emportant 2,000 francs de la caisse. Une drôle d'histoire que celle-là ! sans compter que le père Durieu, qui ne plaisantait pas, avait déposé sa plainte et que l'affaire se poursuivait.

M. Maréchal attira à lui une

liasse de dossiers étalés sur le bureau, choisit dans le tas un fouillis de paperasses réunies sous une enveloppe de papier bulle et cria par la porte entr'ouverte :

— Le garçon qui attend!.. François!...

Dans le pays, l'opinion générale prétendait que le commissaire de police n'était pas un mauvais homme, mais qu'il connaissait son monde et que parfois il embarrassait bigrement tel ou tel par le brusque rappel d'une aventure depuis longtemps passée, d'une action oubliée à peu près.

Les allures de la petite Durieu, son indépendance presqu'absolue vis-à-vis de ses parents, la tenue de François avant et depuis l'incident

du vol, depuis surtout, l'intimité des deux jeunes gens, une foule de détails précédemment observés ne lui laissaient aucun doute sur le genre de leurs relations. Le simple bon sens lui disait aujourd'hui qu'une fillette ne se sauve pas tout à coup loin du papa et de l'amoureux sans un motif grave et que, si Louise prenait l'argent, François devait au moins le laisser prendre. En foi de quoi, à l'audience, la condamnation à l'amende prononcée, il avait prié l'employé du chef de gare de se rendre au commissariat.

Lorsque François pénétra dans le bureau, M. Maréchal lui indiqua une chaise placée près de la fenêtre, en pleine lumière.

Il obéit machinalement et tomba

sur la chaise plutôt qu'il ne s'assit.

Au dehors, la campagne chauffait sous les premiers rayons d'un bon soleil de mars; des gouttelettes d'or miroitaient sur les rideaux de mousseline et se répandaient en poussière brillante à travers la pièce jusqu'au parquet; un feu clair tachait de lueurs rouges le marbre noir de la cheminée surmontée d'une pendule à colonnettes entre lesquelles l'étoile de cuivre du balancier allait et venait régulièrement. Le papier gris des murs, les trois chaises de paille, le bureau d'acajou s'animaient de tons moins sévères, et la tabatière en argent de M. Maréchal, posée au milieu du dossier pour maintenir les feuilles,

scintillait parmi l'encombrement des papiers timbrés et des rapports.

François n'avait guère dormi sans doute depuis le départ de sa maîtresse. Ses yeux noirs enfoncés dans leurs orbites se cernaient tellement que les pommettes des joues paraissaient grosses d'enflure, des boutons de fièvre lui brûlaient les lèvres et saillaient sous la moustache, des rougeurs marbraient son teint plombé, sa barbe et ses cheveux se parsemaient de poils blancs.

Lorsqu'il était entré, le dos voûté, les bras pendants, les jambes molles, M. Maréchal avait supposé qu'une semblable attitude était feinte; mais, à mesure que le commissaire de police s'apercevait des changements opérés en quelques jours

par la douleur dans cette constitution robuste, sa défiance primitive dégénérait en pitié.

Certes, il n'aurait pas grand mal à obtenir ce qu'il désirait; un homme travaillé si durement par la souffrance se livrerait du premier coup; les maladies morales ont leurs remèdes connus aussi bien que les maladies physiques et le secret, dont le poids trop lourd brise la poitrine qui le contient, n'est allégé que par un aveu.

Brusquement, il l'interrogea :

— Avez-vous aidé votre maîtresse à commettre le vol ?

L'inattendu de la demande ne parut pas étonner François qui répondit aussitôt :

— Louise est grosse, elle crai-

gnait son père et voulait s'enfuir.

— Ah! vous étiez averti de ses intentions ?

— J'ai pris l'argent dans la caisse.

— Vous ?

— Moi. Je suis un voleur !

La question changeait de face; M. Maréchal cessa de parler. Ses doigts battaient machinalement une marche sur le bureau ; il restait là, gardant le silence, s'efforçant de classer ses idées, de fixer son opinion; puis il se leva, ouvrit la porte, fit signe de venir au garde champêtre de planton à côté et lui dit à voix basse :

— Avertissez le chef de gare que je l'attends ici, que je l'attends tout de suite.

Il referma la porte et reprit son interrogatoire :

— Lorsque vous avez quitté l'usine, c'était dans l'intention de travailler près de votre maîtresse ?

— Oui.

— J'ai parlé de vous à votre ancien patron, les renseignements qu'il m'a donnés ne concordent guère avec vos actes. Dites-moi la vérité, loyalement : cela vaudra mieux à tous les points de vue.

François demanda d'un ton qui supplie :

— Je promets de parler avec franchise, mais dites-moi ce que Louise est devenue !

M. Maréchal hésita un instant et répondit :

— On l'a arrêtée hier.

Il crispa les poings.

— Alors, elle est en prison ?

— Dame !... Une mineure !... Le père exige, on obéit.

— Sans personne pour lui rendre du courage, chétive comme elle est ?

— A qui la faute ?

— Est-ce que la condamnation sera grave ?

— Durieu ne peut faire condamner sa fille, mais il a le droit de prendre vis-à-vis d'elle les mesures qu'il jugera utiles.

François recouvra son calme.

— Je serai franc, dit-il, je le promets.

M. Maréchal s'empara d'une plume, prépara ce qui lui était nécessaire pour écrire et dit, assez amicalement :

— Confessez-vous.

— Je savais que le père Durieu me séparerait de Louise ; c'est moi qui ai eu l'idée première de son départ, pensant qu'il me serait facile ensuite de la rejoindre. Elle refusait, je lui ai promis l'argent de mes prétendues économies; je mentais, puisque cet argent je l'ai volé ! Louise n'est coupable de rien, il est juste qu'elle soit libre.

Le commissaire de police jeta sa plume avec mauvaise humeur. Il se renversa sur le fauteuil, croisa les bras et regardant François en face :

— Je connais votre histoire, s'écria-t-il, j'ai cessé d'être un gamin à qui l'on raconte ce qu'on veut et vous oubliez que je ne suis pas

commissaire de police depuis trois jours !

Puis changeant d'intonation :

— Vous vous chargez à plaisir, mon brave garçon, et vous vous flanquez une sale affaire sur le dos. Reprenez un peu de sang-froid ; avouez que vous aviez mijoté le coup tous les deux, quand je dis tous les deux ; je m'entends ! Pas de dévouement inutile ; la petite Durieu reste votre complice, à quoi bon vous obstiner à barbouiller de noir votre conduite pour nous donner le change et faire briller la sienne ?

— Louise n'est pas ma complice, puisqu'elle ignorait d'où provenait l'argent.

— Vous persistez dans votre déclaration ?

— Elle est vraie.

— Tant pis pour vous!... Signez ce papier.

François prit la plume, M. Maréchal lui arrêta la main :

— Réfléchissez, dit-il; il est temps encore.

— C'est tout réfléchi, répondit François.

Et il mit sa signature au bas de la déposition.

La figure du garde-champêtre apparut en ce moment dans l'entrebâillement de la porte. Il cligna l'œil gauche d'une façon significative et indiqua, par un mouvement de tête, qu'il était accompagné.

Une seconde porte située au fond du bureau conduisait à une grande salle carrelée meublée de deux bancs

et d'une table. M. Maréchal serra dans le dossier la déposition signée par François, puis, touchant celui-ci à l'épaule, il l'emmena en disant :

— Entrez dans cette chambre, je vous avertirai dès que j'aurai pris une décision.

Seul, M. Maréchal devint fort perplexe. Les renseignements obtenus par lui sur l'employé du chef de gare éclairaient les faits d'une lumière indiscutable. L'affaire était des plus simples : un brave garçon égaré par une amourette dont le dénouement concernerait la correctionnelle, des bras d'ouvrier durcis par le travail et cuivrés par le soleil que la prison se chargerait d'énerver et de blanchir, un esprit encore assez droit que le voisinage de vau-

riens rendrait vicieux. A cela pas de remèdes, un seul pourtant, mais...

M. Maréchal compléta sa pensée en ordonnant au garde-champêtre de faire entrer le père Durieu.

Il alla au-devant de celui-ci, la main tendue.

— Asseyez-vous, dit-il, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer.

— Hâtez-vous donc, répondit le chef de gare, les bonnes nouvelles et moi sommes en brouille depuis quelque temps.

— Ce n'est pas Louise qui a volé.

— Louise n'a pas volé, dit le père Durieu incrédule, alors c'est pour le plaisir de voyager seule qu'elle a planté là papa et maman?

Le commissaire de police se fit très bonhomme :

— Causons tous les deux.

Il tira une prise de sa tabatière, et écartant avec la main les papiers qui le gênaient, il s'accouda sur le bureau.

— Nous sommes de vieux camarades, reprit-il, le triste événement qui vous éprouve ne m'a pas laissé indifférent ; j'ai étudié l'affaire avec un soin particulier, je la connais aujourd'hui sur le bout du doigt, et, si vous avez la moindre confiance dans l'expérience que j'ai acquise, vous cesserez de voir en moi le commissaire de police pour autoriser l'ami à vous donner un conseil.

— Dites.

— L'obstination avec laquelle vous soutenez certaines théories est pro-

verbiale dans le pays ; Riquimy, le garde-champêtre, prétend que pour vous sortir une idée de la cervelle, le plus simple serait de commencer par arracher la cervelle elle-même. Eh bien, j'entreprends la tâche héroïque de vous combattre, ce qui est très courageux, et de vous convaincre, ce qui est plus que téméraire.

Durieu fronça le sourcil.

— Fichtre ! s'écria le commissaire de police, je n'ai pas commencé et déjà la colère vous empoigne ! Attendez au moins.

Il prit les mains du chef de gare dans les siennes.

— Voyons, Durieu, ne jouez pas l'impassibilité. Vos yeux se sont mouillés, il n'y a pas deux minutes,

à l'annonce d'une bonne nouvelle et d'habitude votre teint n'est pas celui d'un malade, loin de là. Vous êtes très malheureux, a quoi bon le cacher et pourquoi refuser d'entendre un avis désintéressé, dicté par une sincère affection ?

M. Maréchal s'animait en parlant, l'émotion le gagnait, il réussit à troubler le chef de gare qui répondit d'une voix mal assurée, en dépit de ses efforts :

— Mais je vous écoute, sapristi ! je vous écoute.

— Je le répète, Louise n'a pas volé. C'est une enfant coquette, écervelée, romantique, que vous auriez dû entourer de la plus grande surveillance. Au lieu de cela, vous lui accordiez une liberté presqu'absolue,

une liberté dangereuse pour une grande fille de son âge...

Durieu l'interrompit :

— La femme puise une protection dans son honnêteté.

— Oui! dit M. Maréchal avec un sourire, eh bien, vis-à-vis de Louise, la protection n'a pas été suffisante.

Le chef de gare se leva.

— Vous prétendiez m'annoncer une bonne nouvelle? dit-il. Vous m'apprenez que ma fille est une catin au lieu d'être une voleuse; les deux se valent.

— Là!... là!... fit le commissaire de police, calmez-vous. Le monde ne serait peuplé que de catins au train dont vous allez, si les mamans ne couvaient pas leurs fillettes, et bien

des mères de famille très respectées ont à leur passé des accrocs plus graves que Louise n'en aura probablement au sien.

— Chacun raisonne à sa manière, dit le chef de gare, si Louise a jugé bon de filer avec son amant, qu'elle reste avec lui, mais qu'elle ne s'avise plus de revenir chez le père Durieu !

— Louise n'est pas partie avec son amant, reprit M. Maréchal en appuyant sur ses paroles, elle est enceinte, elle a redouté votre colère et elle s'est enfuie.

— Avec quel argent?

— Elle manquait d'argent, en effet, son amant se trouvait plus pauvre encore, il a volé pour lui en procurer.

Le père Durieu était excessivement pâle.

— Le nom de l'amant ? demanda-t-il.

— François.

— Je comprends tout maintenant, et je vous remercie.

Il salua M. Maréchal et se dirigea vers la porte; celui-ci le retint :

— Je vous en prie, restez.

Durieu s'arrêta pour répondre :

— Mon cher monsieur, Riquimy avait raison ; quant à m'enlever certaines idées de la cervelle, le plus simple serait d'enlever la cervelle d'abord. Il est inutile que je m'explique davantage, n'est-ce pas ?

M. Maréchal frappa avec impatience son bureau du poing.

— Vous ne voulez rien entendre ?

s'écria-t-il, tant pis pour vous ! Je vous demande un peu quel est mon intérêt à vous conseiller? Je vois un homme dans le chagrin, je me creuse la tête pour découvrir un moyen de lui venir en aide, j'espère qu'il tiendra compte du souci que je prends; que, dans la circonstance présente, il réfléchira à l'importance des services que ma position me permet de lui rendre, qu'il finira du moins par m'écouter ! Je t'en souhaite !... Vous avez raison, mon cher, je me mêle de ce qui ne me regarde pas, je suis un imbécile !

La colère brusque du commissaire de police interdit le père Durieu. Il subissait malgré lui l'influence du lieu où il se trouvait. M. Maréchal était très respecté, son

opinion pesait d'un grand poids, et le caractère du rôle qu'il remplissait en ce moment rehaussait encore son prestige. Tout affligé se rattache en outre obstinément à la moindre espérance offerte; quel était ce moyen de lui venir en aide auquel le commissaire de police faisait allusion? Lui n'en voyait aucun, était-ce un motif pour repousser à l'avance les raisons des autres, sans même les débattre, surtout quand le bon-sens de la personne qui discute est apprécié de tous?

Il revint donc auprès du bureau et s'assit en disant :

— Ne vous fâchez pas, c'est moi qui suis un butor, mais je vous écouterai jusqu'au bout.

— A la bonne heure! dit M. Ma-

réchal. Eh bien, pour mettre votre bon vouloir à l'épreuve, quelle conduite songez-vous à tenir avec Louise?

— Je ne m'occupe plus de Louise, elle m'est devenue étrangère, qu'elle s'arrange comme elle l'entendra.

Le commissaire de police rassembla les papiers épars autour de lui, ouvrit le dossier, en tira une lettre et la présenta au chef de gare :

— Cette lettre m'annonce l'arrestation de votre fille, dit-il, sa non participation au vol est reconnue, on lui rendra sa liberté dès que j'aurai envoyé la déposition du coupable. Louise se trouvera absolument seule, presque sans argent, malade, puisqu'elle est entrée dans son

septième mois de grossesse, incapable de gagner sa vie; que voulez-vous qu'elle devienne?

— Je vous ai dit que les intérêts de Louise ne me concernaient plus.

— Vous refusez de venir à son aide?

— Oui.

— Soit. J'aborde la question sous un autre point de vue et je raisonnerai d'après vos idées. Si notre devoir est de rester inflexible envers certains coupables, croyez-vous juste que la faute commise par eux torture des innocents?

Durieu eut un geste négatif.

— L'enfant qui va venir au monde, reprit M. Maréchal, comptez-vous le rendre responsable? Combien de fois vous ai-je entendu plaindre ces

petits martyrs, c'est ainsi que vous les appeliez? Parbleu! je me souviens de la sévérité avec laquelle vous blâmiez le rigorisme de Chaumeton, le boulanger, quand il refusait, l'année dernière, de recueillir l'enfant de sa fille morte loin de lui. Est-ce vrai, cela? Par quel singulier compromis de conscience approuverez-vous donc chez vous ce que vous condamnez chez les autres?

— Je prendrai l'enfant à la maison, dit le chef de gare.

— Si la mère consent à l'abandonner. Mais si elle refuse ?

— J'ordonnerai.

— Vous ordonnerez ! s'écria le commissaire de police. Quels ordres oserez-vous donner à une femme que vous aurez livrée à la faim et à

la misère? Savez-vous seulement où et comment elle accouchera? si vous ne la condamnez pas dès à présent à mourir, à bout de forces et la santé ruinée, dans un lit d'hôpital !

Un sanglot souleva la poitrine du père Durieu.

— J'enverrai de l'argent, dit-il.

— Faites mieux, continua M. Maréchal. Louise a toujours habité parmi les siens, elle ignore complètement la vie, les mauvais conseils ne lui manqueront pas, et la pension que vous lui serviriez risquerait fort de tomber entre les mains d'exploiteurs. Il faut des soins à cette femme, connaître le médecin qui la visitera, surveiller son entourage. L'enfant souffre des privations endurées par la mère, des émotions

qui la bouleversent. Ne vous obstinez pas à lutter contre votre cœur, partez à Paris, ramenez Louise, gardez-la auprès de vous.

Le chef de gare se tut ; il pensait, le front dans les mains, la respiration un peu courte, douloureusement.

Il murmura :

—Pourquoi pas ?...

Puis redressant la tête et haussant la voix :

— Convenu !... Mais jamais, entendez-vous, jamais ! je ne pardonnerai à Louise. J'admets qu'elle ne meure pas de faim, voilà tout. Elle rentrera à la maison comme y entrerait la pauvresse qu'on recueille ; le lit, les vêtements, la table, rien de plus. Le jour où cette

existence lui déplaira, la porte sera grande ouverte !... Je me charge de l'éducation de l'enfant.

Le commissaire de police avait obtenu en partie ce qu'il désirait, mais il ne s'agissait pas de s'endormir sur une première victoire. Il savait que lui seul possédait assez d'influence pour fléchir l'entêtement de Durieu, qu'il lui restait une tâche à remplir, tâche ingrate, mais que son devoir lui commandait de poursuivre par tous les moyens possibles et il se promettait de ne lâcher son homme qu'à bout de ressources et d'arguments.

— J'approuve votre décision, dit-il, chacun est maître chez soi et votre sévérité a sa logique. Je vous surprendrais beaucoup, néanmoins,

en vous découvrant ma pensée. Nous sommes appelés, dans notre métier, à voir se dérouler de si terribles drames, nous assistons à des énormités si grandes, que nous finissons par devenir très indulgents et que nous considérons souvent comme une peccadille l'action qui vous apparaît monstrueuse. Tenez, je citerai comme exemple le vol commis par votre employé.

Le chef de gare l'interrompit :

— Vous excusez tout le monde, alors !

— Je n'excuse pas, dit M. Maréchal, j'envisage froidement un fait ; et ce fait, si je le choisis à dessein parmi cent autres, c'est qu'il vous intéresse malheureusement trop

pour ne pas mieux prouver ce que j'avance.

J'ai rencontré hier M. Diard, le directeur de l'usine; savez-vous ce qu'il m'a répondu ? Que demain François me demande une place, je la lui accorderai; c'est un garçon dont je suis sûr et si la caboche lui a tourné une fois, je réponds que cette fois sera la dernière !

— Une place ? La prison la fournira sa place ! s'écria Durieu.

L'irritation du chef de gare décida M. Maréchal, il comprit qu'une plus longue insistance ne ferait qu'aggraver les choses et il résolut de frapper un grand coup.

— Voilà une heure que je tourne autour du pot, dit-il, terminons. François n'est pas un coquin et,

puisque son ancien patron consent à le reprendre, il faut permettre à ce garçon de racheter sa faute et de se créer un avenir ; Louise reviendra, vous les marierez tous deux ; quant aux deux mille francs disparus de votre caisse, déjà remboursés par vous à la Compagnie d'Orléans, ils formeront la dot de la fiancée. C'est le seul moyen, vous m'entendez, Durieu, le seul! de sortir honorablement de cette pitoyable crise. Du même coup vous recouvrerez le repos et vous rendrez le bonheur à tous ; la plainte tombera...

Le commissaire de police s'arrêta au milieu de sa phrase et considéra Durieu, stupéfait.

Le chef de gare se dressait rouge d'indignation. La surprise et la co-

lère l'étouffaient, il ouvrait la bouche pour parler sans parvenir à articuler une syllabe; à la fin il balbutia :

— Vous !... C'est vous !... Un commissaire de police !... Les marier tous les deux... des infamies pareilles...

— Qu'est-ce qu'il vous prend? s'écria M. Maréchal. Comment, je me démène comme un possédé pour vous préserver d'une catastrophe et vous me flanquez au nez un paquet de sottises ?... C'est trop fort !...

Durieu allait répondre, mais la porte du fond s'ouvrit tout à coup et François vint en chancelant s'abattre à ses pieds.

Le bruit de la conversation était parvenu jusqu'à la pièce où il atten-

dait, la voix du chef de gare lui était familière, il s'était approché, il avait entendu.

— Grâce ! dit-il, pitié !

Durieu le repoussa brutalement.

— Vous pouvez me sauver, faites-le ! Laissez-moi libre, j'épouserai Louise, vous n'entendrez plus parler de nous, je le jure !...

— Arrière, filou ! dit le chef de gare.

— Oui, j'ai volé ! j'ai volé ! je donnerais ma vie pour ne pas avoir volé !... Mais je ne suis pas un coquin, M. Maréchal le disait tout à l'heure, je le prouverai !... Grâce !...

Durieu se tourna vers le commissaire de police.

— Faites arrêter ce voleur, dit-il, au lieu de le cacher chez vous !

M. Maréchal quitta brusquement son fauteuil.

Lorsque François était entré, il avait conçu une lueur d'espérance. Cette scène qu'il n'avait pas provoquée était la ressource suprême; Durieu aimait beaucoup son employé auparavant, il s'était toujours montré très bienveillant, très attaché pour lui; il ressentirait sans doute quelqu'émotion, l'attendrissement l'empoignerait peut-être, il céderait! Aussi ne s'était-il opposé à rien, n'avait-il rien dit. La grossière interpellation du chef du gare l'indigna.

Il lui désigna la porte :

— Je déteste les insolences, mon bonhomme, filez !

— Je vous complimente, reprit

Durieu, le voleur et la catin, l'idée était bonne !

Et s'adressant à son ancien employé :

— Combien espérais-tu gagner de ta femme ?

Cette dernière insulte rendit à François sa dignité. Il se releva et dit :

— Vous êtes impitoyable, je souhaite pour vous de n'avoir pas à me le rappeler un jour !

Le chef de gare éclata de rire. Il se dirigea vers la porte qu'il fit claquer en sortant.

Le commissaire de police mit la main sur l'épaule de François.

—Mon pauvre garçon, dit-il, j'accomplis un devoir pénible, je vous arrête !



III

Monsieur François Bérenger,
prison de Mazas.

25 mai.

« Hier j'ai vu M. Diard, il m'a appris ta condamnation et j'ai beaucoup pleuré. Trois ans de prison ! Qu'est-ce que nous allons devenir, mon Dieu ! moi qui n'ai plus d'espérance qu'en toi ! Et c'est ma faute si tant de malheurs nous arrivent !

Jamais je ne mènerai trois ans une vie pareille, je serai morte avant!

» Je disais que j'ai beaucoup pleuré, la vérité est que je pleure tous les jours! Je change énormément, les forces me quittent à l'instant où j'en aurais le plus besoin, car je m'attends à accoucher d'un moment à l'autre, je me trouve mal au moindre effort, je tousse et je suis faible au point que je ne peux descendre les marches sans me tenir à la rampe.

» Ma lettre va te causer un gros chagrin, mon ami, mais je préfère ne te rien cacher, afin que tu sois moins frappé s'il me survenait un malheur.

» Tu resteras à notre enfant, toi!... Si c'est un garçon, nous l'ap-

pellerons Louis, tu veux ? Si c'est une fille, nous l'appellerons Françoise. Lorsque tu sortiras de prison, tu viendras le chercher tout de suite, promets-le moi. Mon père tiendrait à l'élever, mais je n'y consens à aucun prix, c'est un homme trop méchant !

« Tu sais, ma gentille chambre ?.. on me l'a retirée ! Je loge au bout du grenier, dans la mansarde. Au lieu des rideaux de mousseline si frais et si jolis que j'avais été choisir au Petit-Saint-Thomas, j'ai accroché à la fenêtre deux horribles loques en percale ; je couche sur un lit de sangle, j'ai planté des clous au mur pour ne pas trop chiffonner mes robes et, en guise de toilette, on m'a porté la vieille table de cui-

sine. Une prison plus triste encore que la tienne !

» Si maman ne me montait pas à manger en cachette, je me laisserais mourir de faim, je crois, plutôt que de subir les insultes grossières dont mon père ne cesse de m'accabler. Il me tue lentement, il le voit, et sa dureté demeure la même. Dire que j'étais coquette et volontaire autrefois et qu'on lui reprochait de me trop gâter !

» Par exemple, je suis libre de sortir. Plusieurs personnes me témoignent de la bienveillance ; M. Maréchal a parlé très sévèrement à mon père et l'a menacé, paraît-il, de son intervention s'il continuait à me traiter aussi mal. Depuis, je suis plus tranquille.

» Ma promenade favorite, celle de chaque jour, c'était ta promenade habituelle! Je descends le sentier caillouteux et semé de rare gazon qui ressemble à une perruque chauve et qui mène à l'usine. M. Diard t'aime beaucoup, c'est à son bureau que je t'écris et il m'a promis de te renseigner sur mes nouvelles lorsqu'il me sera impossible de tenir la plume.

» Adieu, que cette lettre te porte mes baisers.

» LOUISE. »

Monsieur François Bérenger,
prison de Mazas.

30 mai.

» Mon pauvre François,

» Vous êtes homme, du courage!

» Louise est accouchée ce matin d'un garçon, mais la malheureuse enfant avait subi de trop rudes épreuves, les forces lui ont manqué: elle est morte!

» Songez qu'il vous reste un fils!...

» Je vous réserve toujours une place à l'usine.

» Votre dévoué,

» DIARD. »





IV

La maisonnette du chef de gare dressait le crépi rose de ses murs parmi le fouillis des arbustes. Quelques buissons de lilas massés à l'entour et dominés par des acacias et des tilleuls encadraient, vis-à-vis du perron, entre deux allées de sable fin, une large platebande bordée de primevères et plantée de rosiers en fleurs ; à droite, un bosquet de sureaux dissimulait une citerne ; à gauche, on distinguait un banc de

pierre à demi caché par les branches longues et flexibles d'un saule pleureur. Le soleil luisait à présent, mais il avait plu le matin, la jeune poussée des feuilles jetait la note éclatante de sa verdure sur les primevères, sur les rosiers, marbrait le banc de pierre et découpait des ciselures très fines sur le crépi rose de la maison.

Elle avait un faux air de gâteau cette maison, avec ses deux petits étages, son grenier et sa lucarne en saillie sur le toit ; la gaîté des persiennes vertes corrigeait la raideur des lignes de plâtre ménagées ça et là pour former des quadrilatères inégaux autour des fenêtres, de la porte, dans les encoignures ; elle semblait attendre qu'on la servît sur un plat

colossal, au dessert d'une noce de géants.

La maman Durieu allait et venait à l'intérieur, ouvrant les tiroirs, bousculant les meubles, très affairée, occupée sans doute à quelque travail de haute importance. Le chef de gare, assis sur le banc de pierre, traçait machinalement des ronds sur le sable à l'aide d'une canne.

Depuis la mort de Louise, un grand calme avait lentement succédé à la période d'émotions poignantes qui les bouleversaient; peu à peu les anciennes plaies s'étaient cicatrisées, ils avaient repris leur existence ordinaire, leurs habitudes, leurs manies. Ainsi qu'autrefois, la maman Durieu se rendait à la gare dès cinq heures et demie du matin

et le père Durieu, familiarisé avec le remplaçant de François, lui confiait la direction du bureau à partir de dix heures, chaque soir ; la santé avait reparu, le teint du père Durieu fleurissait comme aux plus beaux jours, la maman Durieu trottait plus active et plus ingambe. Leur guérisseur, leur consolateur, leur soutien, c'était l'enfant que la mourante avait laissé.

Tout ce qu'ils possédaient d'affection et de tendresse, toutes leurs espérances, toutes leurs inquiétudes, toutes leurs joies reposaient dans ce petit être ; ils retrouvaient en lui l'incarnation vivante du passé, il les charmait dans le présent, les enorgueillissait dans l'avenir. Le jour où les lèvres du petit Louis

balbutièrent le mot : grand'père ! Durieu pardonna à la mémoire de sa fille.

Un moment ils s'étaient crus seuls, abandonnés, désespérés, mais au plus fort de leur découragement, une vision adorable avait surgi et leurs pleurs s'étaient séchés, et le doux apaisement était venu.

Ils poursuivaient un même but à présent ; pour l'atteindre, leur vigueur épuisée s'imprégnait d'une jeunesse nouvelle ; la grand'maman se rappelait les caresses et les câlineries passées, et le vieux grand'père évoquait dans ses souvenirs d'enfance les jeux qui lui plaisaient davantage, les refrains jadis entendus. Ils contemplaient leur petit-fils avec l'adoration que les âmes naïves

mettent à contempler les chérubins joufflus peints sur les anciens missels ; ils s'agenouillaient devant son sourire, ils devenaient pâles sous son baiser.

De fait, il emplissait l'habitation de sa folle exubérance de vie, cet enfant : son rire perlé brillait dans chaque pièce, ses petons marquaient leur course sur le sable fin des allées, les feuilles imprudentes poussées trop bas, les fleurs conservaient l'empreinte de ses doigts mignons ; pas un coin de jardin qu'il n'eût exploré, pas un coin de chambre qu'il n'eût fouillé ; là son premier sourire, là sa première parole, là ses premiers trébuchements et la petite pelle en bois oubliée aux pieds de Durieu, près

du seau plein de terre, n'était-ce pas avec elle qu'il s'amusait tout à l'heure!





V

. . . .

Tout à l'heure ?... mais maintenant !

Maintenant le passé renaissait ! Trois ans l'enfant avait grandi près d'eux, nul ne le leur avait disputé, il était leur bien, il leur appartenait ! Mais quelqu'un se souvenait, le père ! Pendant ces trois années il rachetait sa faute, enfin il était libre. Il venait d'arriver et leur avait dit : L'enfant que vous chérissez n'est

pas le vôtre, il est le mien, je le réclame, je le veux! Vous êtes des étrangers pour lui!... J'ai volé deux mille francs? je les apporte. Comptons : par votre volonté, par votre dureté inflexible, j'ai subi trois années de martyre! Vous êtes mes débiteurs, j'ai payé, payez-moi! Vous aimez mon enfant, je l'emmène, soyons quittes!

Il avait pris le petit garçon par la main et tous deux s'en étaient allés!...

La canne avait échappé des mains du chef de gare, il se baissa machinalement pour la ramasser; son regard rencontra les jouets abandonnés, s'éclaira, devint fixe, puis un soupir, un soupir las et douloureux, le jeta brisé sur le banc.

Il se mit debout par un effort et marcha vers la maison.

— Femme, demanda-t-il, as-tu achevé la valise?

La maman Durieu parut à une des fenêtres de la façade.

— Je ne trouve pas son paletot d'hiver, dit-elle.

— Il faut le trouver, reprit le chef de gare, la voix très douce, l'air n'est pas chaud aujourd'hui, Louis aurait froid pour partir.

Tout autour du perron s'enchevêtraient des clématites, le paletot était accroché là, à moitié caché par les feuilles, Durieu l'aperçut en montant les marches.

— Ne cherche plus ! dit-il.

Il prit le manteau avec une sorte de recueillement, le plia, le tint

dans ses bras comme une nourrice tient son poupon, très attendri, prêt à l'embrasser.

La cloche du chemin de fer sonna dans l'éloignement, Durieu eut un sursaut, il écouta :

Ding!... ding! la cloche tintait... ding! C'est l'heure... ding! Hâte-toi... ding! ding! Tu ne reconnais donc pas mon appel?

Le chef de gare prêtait l'oreille, courbé pour entendre et ce n'était pas une voix connue qui l'appelait. Sa cloche était bien plus légère et plus vive, ses notes s'égrenaient avec un bruit de grelots, lutines, sonores!

Celle-là vibrait tristement comme une cloche d'église, le soir, à l'Angelus!...

La maman Durieu descendait. Elle se jeta à son cou :

— C'est donc vrai, mon homme ?

Eh oui ! c'était vrai. Leur espoir, leur idole, leur dieu, ils le perdaient !

Certainement François était descendu à l'usine, ils reverraient Louis à la gare... quand le train partirait !

La maman Durieu s'attela à la besogne. Il s'agissait bien de pleurer ! L'important, l'essentiel, c'était de penser au chérubin, plus tard elle penserait à elle !

Dans sa chambre, elle sortit les tiroirs de la commode, ouvrit les battants de l'armoire, dévalisa les placards. Au moins Louis emporterait ses vêtements, son linge, ses

jouets! Ses habitudes ne changeraient pas trop, il toucherait des objets achetés par eux, il se sentirait environné de leur tendresse ! Elle mit à confectionner sa valise le zèle, l'attention, l'amour qu'elle aurait apporté à soigner son petit fils malade et, seulement lorsqu'elle eut donné le dernier tour de clef, la réalité terrible lui apparut.

Durieu se chargea de la valise, et, sans mot dire, les deux vieillards, appesantis, torturés, misérables, se traînèrent du côté de la station, se soutenant l'un l'autre, en proie à une même idée fixe.

A la gare, rien n'avait changé; le grand bureau-caisse reposait toujours dans l'encoignure et le fauteuil s'étalait auprès de la cheminée.

Comme autrefois la femme se plaça devant le bureau, l'homme s'installa dans le fauteuil.

La cloche sonna de nouveau.

François entra, il portait son fils dans ses bras, un superbe garçon aux longs yeux bleus, aux cheveux noirs frisés.

— Une place entière et une demi-place pour Paris, troisième, demanda-t-il.

Il posa à terre l'enfant qui, se voyant libre, courut vers le bureau.

Il l'appela :

— Viens Louis!

— Eh bien, dit le chef de gare à sa femme, tu ne donnes pas les billets?...

La maman Durieu immobile,

toute blanche, avait de grosses larmes qui roulaient sur ses joues.

Il reprit :

— Vous devriez voyager en seconde classe, il ne fait pas chaud ce soir.

— Vous avez raison, dit François ; deux secondes.

Durieu timbra les billets et les remit à son ancien employé qui paya les places et s'éloigna du guichet.

Par un prodige sublime, la maman Durieu parvint à se dominer.

— François ! balbutia-t-elle.

Il revint.

— J'ai serré les affaires du petit... elles sont là... dans une valise... consentirez-vous à les emporter ?

— Je vous remercie, dit François, je prendrai la valise.

La sonnerie électrique signala l'approche du train.

— Permettez-moi d'embrasser mon petit Louis, s'écria-t-elle.

François poussa l'enfant dans le bureau.

— Madame Durieu, dit-il, je me rends à Saint-Ouen, dans la nouvelle usine de M. Diard, quand il vous plaira de venir, vous serez bien accueillie.

Il se baissa pour soulever la valise, sa main rencontra celle de Durieu.

— Laissez, dit celui-ci, je la porterai.

Sa voix suppliait; François le considéra, très interdit.

Le chef de gare soutenait une lutte héroïque contre lui-même. Tout ce qu'il possédait d'obstination, de rancune, d'énergie morale, il l'avait mis en œuvre pour triompher ; il s'avouait vaincu.

— N'embrasserai-je pas Louis, moi aussi ? murmura-t-il.

— Non ! dit François.

Et il emporta l'enfant.

Le train arrivait en gare.

Durieu ouvrit lui-même la portière de la voiture, ils montèrent, il ferma le loquet.

— Quand vous voudrez ! cria le conducteur.

Il sembla au chef de gare qu'une main de fer lui saisissait le cœur et le broyait.

Le départ ! le signal du départ !...

C'était à lui de le donner!... Ce monstre grondant guettait son ordre pour traîner après ses roues les lambeaux de son bonheur!...

Dans un accès de désespoir sauvage, il sauta sur le marchepied et se cramponnant à la poignée de cuivre :

— François, cria-t-il, j'ai été trop dur envers vous, je le reconnais!... pardon!...

Ce cri d'angoisse contenait un tel déchirement, un tel anéantissement que la haine fléchit. François saisit son fils, le présenta au malheureux et dit :

— Embrassez-le !...

Il le couvrit de baisers, il répétait :

— Louis!... mon petit Louis!... mon cher petit enfant !...

L'employé s'approcha :

— Monsieur Durieu, il faut que le train parte !

Le chef de gare sauta à terre et courant vers la station, les bras levés, pareil à un fou :

— En avant ! cria-t-il, en avant !...

Lorsqu'il heurta le mur, il appuya la main pour se soutenir et s'arrêta.

Le sifflet retentit strident ; un hoquet formidable ébranla la machine et, dans un vomissement de fumée, un souffle lourd, pesant, le souffle d'un énorme bœuf, tomba. La bête suffoquait, elle se raidit contre l'étouffement, le même souffle reparut, haletant, convulsif, enfin plus vif, plus vif encore ; la respiration revenait, les poumons s'emplissaient d'air, elle courut. Une à

une les voitures défilèrent, lentes d'abord, puis rapides ; le train se déroula, s'allongea, disparut.

Et comme Durieu ne bougeait pas, grisé par le bruit, les tempes pleines du bourdonnement des rails, les yeux voilés par la vapeur, il sentit deux mains tremblantes s'appuyer sur ses épaules et lorsqu'il souleva la tête, il aperçut sa vieille femme dont le regard empreint d'une ineffable résignation le conjurait de vivre et d'oublier.

FIN

FAUCONET

PÈRE ET FILS



FAUCONET

PÈRE ET FILS

I

U deuxième étage, sur une plaque de cuivre clouée au battant gauche de la porte d'entrée s'allongeait, en lettres anglaises, un nom : Fauconet. La profession demeurait inconnue.

Autrefois, à l'époque de l'emménagement, la concierge s'était flattée de corrompre le domestique et d'obtenir de lui quelques révélations; elle avait dû se contenter de cette réponse laconique :

— De temps en temps, nous enlevons une affaire.

Les occasions ne s'étaient guère présentées sans doute, car depuis cinq années que Fauconet habitait la rue Pigalle, il avait mené toujours la vie paisible de rentier, et, s'il payait régulièrement son terme, ce n'était certes pas avec l'argent de sa clientèle illusoire.

Son appartement, très confortable, était réputé le plus beau de la maison. Les deux fenêtres du salon, celles de son cabinet de travail et

de sa chambre à coucher donnaient sur la rue ; les fenêtres de la salle à manger, de la chambre de son fils, Eugène Fauconet, dominaient un jardin. Il louait en outre, au quatrième étage,un grand atelier vitré, et tout en haut, parmi les mansardes, une chambre pour son domestique.

Il recevait peu de monde : deux ou trois peintres, camarades d'Eugène,et un vieil ami, M. Blavot,trois fois millionnaire, enrichi dans le commerce des bois de chauffage, de charpentes et de démolitions.

Mais, depuis une quinzaine, des relations tendaient à s'établir entre les locataires du deuxième étage et les locataires de l'entresol.

A l'entresol logeait une ancienne

actrice avec sa fille. Mlle Zélie Migeon n'avait jamais tenu les premiers rôles, mais elle nourrissait une certaine dose de raison et savait profiter des circonstances. A quarante ans, lasse du théâtre, elle se retirait avec cinq mille francs de rentes amassées sans que sa réputation eût subi de trop rudes attaques. Les commerçants du quartier consentaient à reconnaître qu'elle avait admirablement élevé sa fille et que Mlle Suzanne était une jeune personne très comme il faut.

Le domestique de Fauconet, François, un grand maigre découpé en forme de virgule, s'était métamorphosé en trait-d'union pour rapprocher les deux familles.

D'abord, il avait rôdé autour de

la loge, portant les paniers de la bonne, s'informant, se montrant empressé. Un matin il se proposait pour une course, puis montait une malle sans accepter de rétribution ; comme ses aptitudes au rôle de Ruy-Blas moderne n'existaient pas même en pensée, le but qu'il poursuivait restait mystérieux. En définitive, il avait ses entrées dans la cuisine de Zélie Migeon, paradait dans l'antichambre et, sous la sauvegarde de ses mœurs immaculées, jouissait de la haute considération de l'ancienne actrice, ravie d'avoir deux serviteurs et de n'en payer qu'un.

Fauconet laissait faire.

On s'était salué, on avait causé ensuite, on se rendait visite à présent. La concierge allait même jus-

qu'à soutenir que Mlle Suzanne et M. Eugène échangeaient des œillades fort tendres et qu'elle goûterait aux dragées de la noce.

Zélie Migeon avait fait preuve d'une grande réserve vis-à-vis de Fauconet dans les premiers temps de leurs relations, mais les confidences auxquelles se livrait François opéraient sans doute en faveur de son maître, car soudainement la froideur primitive cessait pour donner place à la plus grande familiarité. Maintenant elle dorlotait son voisin, multipliait ses visites, lui contait ses ennuis, lui demandait conseil. Eugène avait obtenu l'autorisation de peindre le portrait de Suzanne et, chaque après-midi, l'ancienne actrice grimpait avec sa

fille les deux étages pour s'installer dans le salon de Fauconet transformé en atelier provisoire; le portrait n'avançait pas vite, nul ne s'en plaignait.

Le mobilier du salon était des plus bourgeois : un canapé, deux fauteuils et six chaises en palissandre recouverts de soie rouge. Au milieu de la pièce, un guéridon enseveli sous un tapis à fleurs roses et jaunes portait, sur son pied d'acajou, quelques livres à tranches dorées, des albums, des journaux illustrés. L'ornement principal de la cheminée, une pendule en cuivre, Duguay-Trouin accoudé près des vagues, une ancre symbolique à ses pieds, un canon sous le bras, sonnait les heures entre deux coupes de bronze

assez belles, flanquées de deux candélabres de pacotille et, pour encadrer l'ensemble, les rideaux des fenêtres en soie rouge également projetaient, les jours de soleil, des lueurs attendries sur la grande glace, sur le papier blanc parsemé de dorures, sur les quatre tableaux accrochés : deux marines, une nature morte et le portrait de Fauconet.

Il émerveillait par la ressemblance, ce portrait, la dernière œuvre d'Eugène. Fauconet était représenté de grandeur naturelle, assis dans un fauteuil. Il se pavanait, très petit, la face chafouine avec un museau de renard en guise de nez ; les mèches de ses cheveux gris collées contre les tempes rendaient plus vive l'expression malicieuse du re-

gard et s'harmonisait avec le sourire jésuitique des lèvres minces. Le ventre était arrondi, la barbe et les moustaches rasées de frais ; le reflet des rideaux colorait les pommettes des joues et communiquait au visage une illusion de vie.

Zélie Migeon, grosse, blonde, commune, bonne fille, vêtue d'une robe de couleur foncée, s'était plantée devant le tableau qu'elle contemplait.

Elle se détourna pour parler à Eugène.

Près de la fenêtre, en face de Suzanne, celui-ci achevait de colorer une boucle de cheveux éclaboussés par la lumière et qui, réunis derrière la nuque, retombaient sur l'épaule et s'éparpillaient sur la blancheur du cou.

Fauconet feuilletait négligemment un album.

— Mes compliments, dit Zélie Migeon, vous avez du talent, beaucoup de talent même.

Fauconet crut devoir intervenir :

— Voilà des paroles qu'un père aime à entendre.

— Et vous êtes le meilleur des pères, Fauconet.

— Comme vous la meilleure des mères, madame.

Ils échangèrent un salut.

Zélie Migeon s'était approchée d'Eugène et suivait des yeux son travail.

Elle demanda :

— N'avez-vous pas exposé au dernier Salon ?

— J'avais envoyé un tableau, dit Eugène, mais l'encadreur seul l'a admis à sa vitrine.

— Bon ! vous prendrez votre revanche cette année.

Fauconet ferma l'album qu'il examinait.

— Je l'espère bien! s'écria-t-il.

Il interpella son fils :

— Tu me coûtes les yeux de la tête avec tes couleurs, tes toiles et tes modèles ! Je t'ai laissé libre de suivre une carrière, c'est vrai!... J'entends que tu me récompenses.

— Monsieur Eugène réussira! dit Suzanne étourdiment.

Elle rougit, un peu confuse.

— Et puis, mon père, répondit Eugène, avouez que M. Blavot contribue pour une bonne part dans

ces dépenses que vous me reprochez.

Fauconet porta la main à son cœur.

— Je sais bien, dit-il, que tu l'aimes plus que moi, ton M. Blavot!

Zélie Migeon éclata de rire:

— Eh! cher ami, votre tendresse paternelle se montre bien jalouse!

Fauconet semblait très ému:

— Je ne discute pas les aptitudes de mon fils!...

Il se frappa la poitrine:

— Mais qu'il respecte mon dévouement pour lui!

Zélie Migeon haussa les épaules; Eugène s'était remis à peindre, accoutumé à ces sortes d'attendrissements.

La veine l'empoignait, il se sentait maître de son pinceau, travaillait ferme. Le délicieux visage de Suzanne se détachait à présent sur le fond gris de la toile. C'était bien l'expression des grands yeux bleus très doux, très clairs, aux profondeurs limpides, ombrés par les reflets dorés des cils et des sourcils ; les lèvres mignonnes souriaient, le cou se dessinait gracieux, long, à la courbure câline, tandis que le ruissellement des cheveux répandait une note plus sombre sur le front haut et plat, sur les fossettes des joues, sur la fuite élégante des épaules.

Elle était vêtue d'une robe de taffetas bleu toute simple, plissée et bouillonnée, relevée sur le côté par

un gros nœud de velours rouge ; les manches courtes découvraient les poignets aux attaches très fines ; une ceinture en velours également, retenue par une boucle d'acier, serrait la taille, dégageait les hanches et donnait à l'ensemble du costume une apparence de coquetterie et de gaieté.

— Reposez-vous ! dit Eugène en accrochant sa palette au montant du chevalet.

Zélie Migeon eut un geste admiratif.

— C'est parfait !

Elle demanda :

— On m'a parlé d'un grand tableau que vous avez commencé.

— Une vue des Halles ?

— Oui.

Suzanne frappa ses mains l'une contre l'autre :

— Oh ! maman, si M. Eugène consentait à nous faire visiter son atelier ?

Zélie Migeon l'interrompit :

— Quelle demande indiscrète !

— Pas du tout ! s'empressa de répondre Eugène, ce serait un grand honneur pour moi de vous conduire.

— Là !... là !... s'écria Fauconet, vous gâtez trop ce garçon, mesdames, vous doublerez son orgueil.

Zélie Migeon prit un sourire aimable.

— Concilions les choses, dit-elle, je désire un entretien avec Fauconet et cela le plus tôt possible.

Elle s'adressa à Suzanne :

— M. Eugène acceptera mes excuses et voudra bien t'offrir son bras; nous vous rejoindrons dans quelques minutes.

— Alors, balbutia Suzanne, tu me permets?...

— Certes. Je connais assez M. Eugène pour ne pas douter de lui.

Fauconet parut scandalisé :

— Cependant...

— Quoi? fit Zélie Migeon.

Suzanne s'était emparée du bras que lui offrait Eugène, elle se laissa emmener en disant :

— Je me confie donc à vous.

Fauconet se trouva seul avec l'ancienne actrice.

Zélie Migeon avança une chaise près du guéridon, s'assit et, consi-

dérant l'air grave de Fauconet, partit d'un éclat de rire.

— Vous n'y êtes pas du tout! dit-elle.

— Vous croyez?

Elle lui indiqua une chaise proche de la sienne et reprit :

— Lorsque j'ai consenti à laisser Eugène emmener Suzanne, vous avez pensé que je verrais sans répugnance un mariage entre ces deux enfants ?

Fauconet demeurait impénétrable :

— Qui vous l'a dit?

Elle brusqua les choses :

— Si cela était?

Fauconet s'inclina :

— J'interrogerais Eugène et j'agirais suivant la réponse de mon fils.

Zélie Migeon devint très sérieuse :

— Parlons en toute franchise, voulez-vous?

Elle prit les mains de Fauconet dans les siennes et, se penchant vers lui familièrement, lui demanda à brûle-pourpoint, les yeux dans les yeux :

— Etes-vous bien certain qu'Eugène soit votre fils?

Il ne sourcilla pas et répondit avec bonne humeur :

— Je suis du moins certain d'avoir adoré sa mère.

— Vous appelez cela parler en toute franchise!

Ils s'étudiaient tous deux. Zélie Migeon jouait franc jeu, attaquait en face, sans gêne, avec ses allures de cabotine; Fauconet guettait l'oc-

casion, souple, discret, vif à la riposte, un peu inquiet néanmoins.

Il y eut un court silence, l'ancienne actrice le rompit.

Elle dit, avec une lenteur voulue :

— M. Blavot n'a-t-il pas assuré à Eugène la nue-propriété d'un capital de 100,000 fr. dont il vous a réservé l'usufruit ?

— De qui tenez-vous ce renseignement ?

— De François, votre domestique.

— Et dans quel but mon domestique vous a-t-il choisie pour confidente ?

— Avant tout, répondez-moi, la chose est-elle vraie ou non ?

Fauconet se leva :

— Avant tout, dit-il, je sonne François et je le flanque à la porte.

Le rire de Zélie Migeon reparut, elle répondit :

— Vous ne congédierez pas votre domestique qui n'a parlé que pour vous être utile et qui, d'ailleurs, en sait trop long pour que vous vous en fassiez un ennemi.

Fauconet dressa noblement la tête :

— Je suis au-dessus de la médisance !

— Alors, reprit Zélie Migeon, il n'est pas vrai que M. Blavot, vous sachant assez bonhomme à la surface, bien que peu scrupuleux au fond, vous ait payé pour reconnaître son fils et pour l'élever ?

Fauconet s'assit avec beaucoup

de calme et, regardant à son tour l'ancienne actrice dans les yeux :

— Ma chère voisine, dit-il, je me permettrai de vous faire observer que vous me tenez depuis un quart d'heure sur la sellette et que je ne vois jusqu'ici la nécessité ni d'une justification, ni d'une confession.

Zélie Migeon se mordit les lèvres; elle répondit d'un ton sec :

— Je me permettrai de vous faire observer, mon cher voisin, que je ne serais pas assez sotte pour vous interroger, si nous n'avions pas un intérêt commun à nous confesser l'un à l'autre.

Fauconet approcha vivement sa chaise :

— Vous désirez me confier un secret?

L'ancienne actrice se décida :

— Il est juste que je parle la première, vous savez qui je suis?

— Je sais, dit Fauconet, très aimable, que vous êtes venue habiter cette maison il y a environ six mois et que je n'ai qu'à me féliciter d'un tel voisinage.

Elle s'impatienta.

— Comme vous m'agacez avec vos réponses jésuitiques !.. Voici la chose en quelques mots : mes économies s'élèvent à peu près à quatre-vingt mille francs, l'acte de naissance de Suzanne porte qu'elle est née de père et mère inconnus et je suis sur le point d'épouser M. Gélinard...

Fauconet l'interrompit :

— Chef des bureaux de la Récu-

pératrice et possesseur d'une fortune personnelle qui s'élève, m'a-t-on affirmé, à cinq ou six cent mille francs?...

— Oui, dit Zélie Migeon.

— Eh bien ?.,.

— Il y a deux obstacles à mon mariage : mon passé et ma fille. Le passé n'est rien, il suffit de jouer convenablement son rôle, le public examine avec des yeux de myope ; seulement...

— Seulement ?

— Il faudrait que le public devint complètement aveugle pour ne pas apercevoir Suzanne, et Jupiter a renoncé depuis longtemps à se métamorphoser en cygne.

— Il vous reste le dentiste magnétiseur, dit Fauconet.

Zélie Migeon continua :

— Gélinard redoute les bavardages de ses employés, son amour-propre combat la passion que j'ai su lui inspirer, il résiste, il tergiverse... Quel conseil me donnez-vous ?

— Entrez dans un couvent.

L'ancienne actrice eut l'air de ne pas entendre :

— Si j'imitais M. Blavot ? demanda-t-elle.

— Expliquez-vous, chère dame, répondit Fauconet, je ne saisis jamais les sous-entendus.

— Je ferais donation de ma fortune à Suzanne, dit Zélie Migeon, avec abandon de l'usufruit à l'ami obligeant qui consentirait à lui servir de père...

Dans l'antichambre un coup de sonnette retentit, le parquet craqua sous un bruit de talons, doucement on frappa à la porte, le bouton de la serrure tourna, la tête de François surgit dans l'entrebâillement.

Ses lèvres s'entr'ouvrirent à peine :

— Monsieur, on sonne.

— J'ai bien entendu, dit Fauconet.

— Est-ce que monsieur est chez lui ?

— Non.

— Alors, monsieur n'y est pas ?.. suffit !

La porte se referma, ils reprirent leur entretien.

Cette fois, Fauconet entama l'attaque. Le terrain lui devenait familier; il connaissait les projets de l'an-

cienne actrice et pensait la tenir à sa merci.

— Votre idée est excellente, dit-il, ma chère amie ; malheureusement, elle est peu pratique.

— Pourquoi cela ?

— Parce que de semblables amis ne se récoltent pas comme les pommes de terre.

— Moi qui avais pensé à vous ! dit Zélie Migeon.

Fauconet tressaillit, admirable d'indignation.

— A moi ! s'écria-t-il.

Il dut s'interrompre.

La sonnerie de la porte d'entrée dégénérait en carillon. On entendait la sonnette monter et descendre avec des bonds désordonnés, elle grinçait en frottant le papier du mur, à

demi disloquée, secouée par des quintes rageuses.

— Oui, continua Zélie Migeon sans s'émouvoir, j'avais pensé à vous... si bien que j'ai donné rendez-vous ici même à M. Gélinard.

— A monsieur Gélinard? répéta Fauconet ébahi.

— A lui-même. Il est homme de précaution, tient à approfondir les choses et désire essentiellement entendre de votre bouche le récit véridique de notre liaison passée.

Fauconet devint très pâle.

— Rassurez-vous, dit Zélie Migeon en riant, il m'a promis de nous absoudre.

Cependant le vacarme augmentait au dehors. Le résultat était infaillible: ou la sonnette se décrocherait,

ou le cordon resterait entre les mains de l'enragé visiteur, ou les locataires s'ameuteraient.

François accourut, effaré.

— Monsieur, dit-il, c'est le coup de sonnette de M. Blavot.

— Ça m'est bien égal ! cria Fauconet furieux.

— Si on le désoblige, je ne réponds de rien, il défoncera la porte.

Zélie Migeon fit quelques pas.

— Ne vous mettez pas en peine, le temps d'appeler Suzanne et nous nous retirons...

— Du tout ! du tout ! dit Fauconet.

Il bouscula François :

— Dépêche-toi d'ouvrir, occupe Blavot le plus longtemps que tu pourras.

Il se frappa le front, pris d'une idée subite :

— Envoie-le à l'atelier d'Eugène !

Puis s'adressant à Zélie Migeon et lui offrant le bras :

— Quant à nous, chère amie, nous allons nous réfugier dans mon cabinet de travail.





II

L'atelier d'Eugène Fauconet était une vaste pièce carrée, vitrée sur le devant, avec d'épais rideaux pour voiler l'éclat trop cru de la lumière, les jours de soleil. Les murs disparaissaient sous un fouillis de tableaux, d'esquisses, de statuettes ; un mannequin de grandeur naturelle posait vis-à-vis du chevalet, près d'une horloge hollandaise bariolée ; sur le chevalet était exposé le grand tableau commencé par Eu-

gène, la *Vue des Halles*, plusieurs toiles ébauchées gisaient à terre. Au bout de l'atelier, à côté d'un piano à queue, un bonhomme en pain d'épice chamarré d'anis multicolores pendait accroché sous de magnifiques plats hispano-arabes, avec des appliques ciselées à droite et à gauche.

Deux bahuts sculptés, la bibliothèque et un buffet Henri II garni de vieilles faïences faisaient face au long châssis vitré, séparés par une superbe glace de Venise surmontée de sujets allégoriques. Une portière en broderies du Volga masquait la porte d'entrée à droite de laquelle s'étalait un divan oriental, avec ses coussins entrevus sous des peaux de bêtes et des tapis. Au milieu de

la pièce, dispersés çà et là, trois tables : en chêne, en ébène, en bois des îles, des siéges de diverses époques et une glace mobile soutenue par deux colonnettes d'acajou montées sur pieds de cuivre.

Suzanne était assise sur le divan, Eugène avança la plus petite des tables, ouvrit les portes basses du buffet, sortit deux coupes en verre mousseline, un carafon contenant du Xérès, des biscuits et vint familièrement prendre place auprès de la jeune fille.

Il s'apprêtait à la servir, elle l'arrêta :

— Non, rien.

— Rien ?...

— Alors, un verre d'eau sucrée.

Il se leva pour apporter une assez

belle aiguière et, tandis qu'il fouillait les tiroirs de la bibliothèque pour découvrir le sucrier, Suzanne continua, très gaie :

— J'aurai donc vu l'atelier d'un peintre !... Les tentures, ce sont des ètoffes superbes, des broderies du Volga ! Elles coûtent horriblement cher... Et le portrait qui a un si beau cadre ?...

— Le Rembrandt ? dit Eugène.

— Votre *Vue des Halles* est bien mieux ! Et l'horloge sur le cadran de laquelle on a gravé les mois et les saisons ?...

— Un présent de M. Blavot.

— Vous en parlez beaucoup de ce monsieur, dit Suzanne, vous le tenez en bien grande amitié ?

— Certes.

Tout en souriant au bavardage de la jeune fille, Eugène préparait le verre d'eau sucrée. Armé d'un couteau d'argent, il s'escrimait, sans le moindre succès d'ailleurs, contre un citron qui repoussait l'entame. De guerre lasse, il abandonna le couteau et pressant le citron du bout des doigts :

— Suzanne, demanda-t-il, savez-vous ce que m'a dit l'autre matin la mère Berthier, la concierge ?

— Non pas.

— Elle m'a retenu une boîte de dragées... le jour de nos noces !

Elle le regarda, sans fausse pruderie :

— Vous m'aimez ?

— Suzanne !...

— Pour de vrai ?...

Eugène attira à lui un des coussins du divan, le posa à terre et s'agenouilla :

— Oui, je vous aime ! N'ai-je pas le droit de vous l'apprendre au moment où nos parents règlent les conditions de notre mariage ?

Elle lui abandonna ses menottes.

— Je vous assure, dit-elle, que je suis bien heureuse, moi aussi, et que je vous aime de tout mon cœur !

Sans répondre, il baisa, les uns après les autres, l'ongle rose de chaque doigt.

Ils se turent, réfugiés dans ce coin d'atelier paresseux où les draperies et les tentures étouffaient les bruits du dehors, éclairés par la douce lumière que tamisaient les grands ri-

deaux, hantés par des rêveries qui les berçaient, pris du besoin de se parler, trop las pour dire une parole, anxieux de se confier leurs pensées, de s'avouer leurs projets, de s'assurer que leurs vies seraient communes bientôt, qu'ils devaient s'appartenir.

Suzanne se rappelait ses impressions d'enfant, ses premiers désirs, ses premières aspirations. Elle se souvenait qu'autrefois, au sortir d'une féerie jouée au Châtelet où sa mère l'avait conduite, elle avait rêvé qu'elle habitait dans un palais merveilleux, une chambre toute de mousseline avec des torsades de saphirs et d'émeraudes enflammées par les éclaboussements lumineux de diamants. L'éclatante bizarrerie

des choses qui l'environnaient, le mélange des tons sur les peintures, les reflets des cadres et des cuivres, les étincelles des cristaux, les couleurs chaudes des tapisseries, la langueur qui l'envahissait la replongeaient dans son rêve ; son fiancé lui semblait être le possesseur d'immenses richesses, heureux de les lui offrir en récompense de l'amour qu'elle ressentait pour lui.

Puis le sentiment de la réalité lui revint.

Elle se rappela ses rencontres avec Eugène. Dès longtemps, elle remarquait ce grand beau garçon, lorsqu'ils échangèrent un salut. Ensuite elle s'était arrangée de façon à le croiser chaque jour et de loin, au tournant de la rue, quand

elle rentrait avec sa mère, elle le reconnaissait rien qu'à la manière dont il tortillait sa moustache brune, lorsque l'impatience d'attendre le gagnait; M. le maire du neuvième arrondissement se chargerait de la conclusion.

Comme elle se promettait, pour la peine, de chérir et d'entourer de gâteries son amoureux! Elle étudiait par avance son rôle d'épouse. Il y avait au-dessus du buffet deux amphores romaines qu'elle retirerait, car elles lui paraissaient trop larges pour la hauteur du meuble; elle aurait des attentions pour ses invités; elle gagnerait l'affection de tous, de son beau-père, de M. Blavot..., par exemple, elle serait jalouse!

Elle demanda à Eugène :

— Il vient souvent ici, M. Blavot?

— Très souvent, répondit-il, un si excellent homme!... Et puis, Suzanne, à vous je peux bien avouer cela, je pense que par lui, un jour ou l'autre, je retrouverai ma mère.

— C'est vrai, vous n'avez jamais connu votre mère.

— Bah! dit Eugène avec gaieté, votre maman devenant la mienne, mon père deviendra le vôtre, nous éviterons ainsi les beaux-parents!

Elle reprit :

— Mais sur quoi basez-vous vos espérances?

— En tous temps, M. Blavot m'a donné les preuves d'une amitié qu'on ne porte pas à quiconque et la persistance de son dévouement

m'a amené à croire, ce dont je suis convaincu aujourd'hui, que M. Blavot est un ancien ami de la famille de ma mère, que ma mère s'est confiée à lui et, qu'en lui apprenant le secret de ma naissance, elle l'a chargé de veiller sur moi.

— Puissiez-vous penser vrai ! dit Suzanne. Alors confidence pour confidence, je crois mon père retrouvé.

Elle soupira :

— Seulement, je ne me le figurais pas comme il est.

— Parlez vite !

— Le chef des bureaux de la Récupératrice, M. Gélinard, multiplie ses visites chez ma mère. Il est petit, maigre, imberbe, sanglé dans sa redingote, emprisonné dans son

faux-col et les tiges en or de ses lunettes se rejoignent presque derrière sa tête; un automate de Vaucanson remis à neuf par un horloger moderne.

Elle se leva, mimant ses paroles :

— M. Gélinard entre, il salue ; sa main gauche ramène en avant ses rares mèches de cheveux, tandis que sa main droite cherche la main de ma mère : un baiser! même jeu pour moi. Ensuite M. Gélinard s'assied et ses mains, provisoirement inutiles, s'allongent sur ses genoux.

Une moue enfantine plissa ses lèvres :

— C'est ennuyeux tout de même d'avoir un papa qui ressemble à une marionnette!

Eugène se mit à rire. Avec une

tendresse amicale, il passa son bras autour de la taille de Suzanne et la ramena vers le divan.

— Ma petite femme! murmura-t-il.

— Hélas! dit Suzanne, si nos suppositions ne se réalisaient pas!

Il lui couvrit les mains de baisers.

Brusquement, par la porte ouverte avec bruit, un gros homme, la face rougeaude, fit irruption dans l'atelier.

— M. Blavot! s'écria Eugène.

Le nouveau venu s'arrêta, abasourdi.

Il contemplait le divan, Suzanne, Eugène aux pieds de Suzanne, pétrifié, ignorant s'il devait entrer ou sortir, les pieds cloués au sol.

C'était un rude gaillard à en juger

par la mine ; la carrure large, haut de taille, le geste brusque, le cou d'un athlète, la mâchoire solide. Sa grosse poigne de travailleur soulevait encore la tenture et il restait là, d'aplomb sur les jambes, très comique avec ses yeux bleus écarquillés, sa barbe et ses cheveux gris taillés en brosse, son aspect de taureau apprivoisé.

Eugène lui sauta au cou :

— Vous arrivez bien !

— Hein !... quoi ? J'arrive bien ?...

Il devint très rouge, secoué par une colère soudaine. Il cria :

— Il me paiera cela, Fauconet !

Et repoussant Eugène :

— Je lui ménage une leçon de savoir-vivre !

— Vous vous fâcherez un autre jour, dit Eugène.

Il entraîna Blavot auprès de Suzanne.

— Mademoiselle Suzanne Migeon.

Blavot salua :

— Mademoiselle...

— Qui sera bientôt Mme Eugène Fauconet !... Comprenez-vous ?

— Pas le moins du monde.

— J'aime Suzanne, dit Eugène, et je suis aimé d'elle !... Mme Migeon est en ce moment auprès de mon père, ils discutent les conditions de notre mariage, ils en fixent l'époque ; ils nous ont laissés seuls !.. Voilà pourquoi vous avez attendu, pourquoi vous vous fâchez, pourquoi vous m'avez trouvé aux genoux de Suzanne...

Il embrassa de nouveau le gros homme :

— Pourquoi je vous embrasse de si bon cœur !

Blavot demanda à Eugène :

— Avance-moi une chaise.

Lorsqu'il fut assis, il les examina tour à tour, s'épongea le front avec son mouchoir et reprit avec plus de calme :

— Répète, galopin !

Eugène saisit Suzanne par la main et l'entraînant auprès de Blavot :

— Ma femme ! dit-il.

— Bah ! fit Blavot... alors vous vous aimez ?...

— Certainement, dit Suzanne.

Blavot la regarda ; elle se tut, interdite.

— Elle est gentille comme tout ! s'écria-t-il.

Il gronda Eugène :

— Tu as caché tes amourettes à ton vieil ami Blavot ?

— Ce n'est pas ma faute ?

— Moutard !...

— Mais, je ne savais pas que notre mariage se déciderait aussi vite !

Blavot se carra sur sa chaise, oublieux de sa colère, la figure épanouie :

— Tu vas t'expliquer plus clairement, n'est-ce pas ?

Suzanne intervint :

— C'est presque une surprise !

— Comment ?...

— Mme Migeon habite l'entresol, dit Eugène. J'ai souvent rencontré Suzanne, nous nous aimions avant

d'avoir même échangé une parole et notre premier serrement de mains a valu n'importe quelle déclaration!

— Tu as prévenu Fauconet ?...

— Non pas! Il a deviné. Mme Migeon est montée tout à l'heure, ils ont pris soin de nous laisser ensemble...

Blavot l'interrompit, la mine sérieuse :

— Si nous tâchions de raisonner un peu.

Il arrêta Eugène qui s'apprêtait à répondre :

— Chut!... Ainsi, Fauconet ne t'a jamais parlé de rien ?

— Non.

— Et vous, mademoiselle, madame votre mère ne vous a jamais rien dit ?

— Rien.

— Je n'étais pas averti davantage !

Il dressa son front après un court silence :

— Ah ça ! mes enfants, êtes-vous bien sûrs que vos parents s'occupent en ce moment de vos fiançailles ?

— Mon Dieu !... s'écria Suzanne.

— Autrement, dit vivement Eugène, Mme Migeon m'aurait-elle confié sa fille ?... C'est elle-même qui m'a prié d'emmener Suzanne, de la conduire visiter mon atelier, qui s'est retirée avec mon père...

Il continua sur un geste de Blavot :

— Tout le monde parle de notre mariage dans la maison ! La concierge...

Blavot hocha la tête :

— Ça n'est pas clair !... ça n'est pas clair !...

— Voyons, mon ami, ne nous désespérez pas !

La figure de Blavot s'éclaira d'un sourire de brave homme :

— Ne vous chagrinez pas, reprit-il, j'arrangerai les choses... à une condition ?...

Ils demandèrent tous deux :

— Laquelle ?

— C'est qu'après la noce, vous me garderez une petite place au coin du feu, l'après-midi, et à la table une fois par semaine.

Suzanne se jeta dans ses bras.

— Une grande, grande place ! dit-elle.

En se détournant, elle aperçut sa mère et Fauconet qui entraient dans l'atelier.

— Suzanne ! cria Zélie Migeon.

Blavot s'avança :

— Ne vous fâchez pas, madame, c'est à la papa que nous nous embrassons, mademoiselle et moi.

— Mais, monsieur, dit l'ancienne actrice, je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

— C'est juste.

Il appela :

— Fauconet !

— Cher ami ?...

— Qu'on me présente !

Fauconet prit un air gracieux :

— L'excellent M. Blavot.

— Monsieur, dit Zélie Migeon, acceptez mes excuses.

Elle baissa les yeux.

— Dès aujourd'hui, Fauconet a sur ma fille les droits que je peux avoir.

Cette phrase jetée à l'improviste produisit un effet tout opposé à l'effet attendu. Elle frappa comme une décharge d'électricité, éblouissant les uns, stupéfiant les autres. Suzanne et Eugène coururent vers les nouveaux venus, Blavot s'inclina jusqu'à terre, Zélie Migeon demeura bouche béante, Fauconet eut le geste d'un homme qui se noie.

— Oh! madame, dit Eugène, comment vous témoigner ma reconnaissance !

Suzanne feignait l'étonnement :

— Mais vous ne savez pas si je consentirai à épouser M. Eugène ?

Et surprenant l'air consterné de sa mère :

— Je dis oui ! s'empressa-t-elle d'ajouter, je dis oui ! mille fois oui !

— Mon bon père ! s'écria Eugène.

— A quand la noce ? demanda Blavot, enthousiaste.

Désarçonnés d'abord par le choc qui les accablait, Fauconet et Zélie Migeon se hâtèrent de réenfourcher leur sang-froid.

L'ancienne actrice appela sa fille :

— Suzanne ! viens près de moi !... Tu es folle, je pense !

Fauconet se retrancha dans une gravité digne.

Il hocha tristement la tête en murmurant :

— Nous servons de jouets à une étrange méprise...

— Une méprise ! s'écria Eugène.

Fauconet étendit les bras :

— Suzanne, donne-moi la main.

Il fit signe à Eugène d'approcher :

— Toi aussi, Eugène.

Son regard parut les bénir :

— Aimez-vous tous deux, c'est notre désir le plus ardent, mais ne songez jamais à un mariage dont l'idée seule est criminelle !

Blavot écarta Eugène, il empoigna Fauconet par sa redingote :

— Tu sais que je hais les rébus, dit-il, Eugène est un parti des plus honorables; Mlle Suzanne est la femme que j'ai choisie...

Il se reprit :

— Que j'aurais choisie pour mon fils...

Il se reprit encore :

— Si j'avais un fils !... Tu vas me faire le plaisir de plaider notre cause !

— Secourez-nous, monsieur Bla-

vot, dit Eugène, je ne me sens plus d'énergie !

Zélie Migeon se porta à la défense de Fauconet.

— Je ne suppose pas, monsieur, dit-elle sèchement à Blavot, que vous ayez la prétention de m'imposer un gendre?

Blavot étranglait de colère :

— Je vous demande pardon, madame !

Un violent effort de volonté le contint :

— Je veux dire que je suis froissé du refus inexplicable que vient d'essuyer Eugène et j'entends savoir pourquoi l'on me froisse !

Il lâcha Fauconet qui pirouetta sur lui-même en balbutiant :

— Calmez-vous, cher ami !

L'ancienne actrice se posta en face de Blavot :

— Vous entendez !... Vous entendez quoi, s'il vous plaît ?

Blavot continua très ému :

— Voilà deux pauvres moutards qui étaient bien gais tout à l'heure ; leur joie débordait, l'avenir était à eux !...

Il s'approcha d'Eugène :

— Remue-toi donc, sacrebleu ! Tu me fais peur à être pâle comme ça !

Puis revenant à Zélie Migeon :

— Pourquoi entraver leur bonheur?.. Pourquoi les rendre malheureux ?... Je souffre, moi ! de les voir souffrir !... sapristi ! si vous avez deux sous d'affection pour votre fille, dites-lui donc une bonne parole!

Il tendit le poing vers Fauconet qui faisait mine de parler :

— Fauconet, je te défends de me contredire.

Suzanne se tenait à peine, elle demanda à sa mère :

— Mère, t'aurais-je fâchée en quelque chose?

Eugène supplia :

— Mais j'aime Suzanne!... Mais je veux travailler pour elle... Mais je veux lui consacrer ma vie!... Je vous en conjure, ne me la refusez pas!

Le désespoir des deux enfants toucha Zélie Migeon.

— Il fallait me dire que vous vous aimiez! murmura-t-elle.

Blavot la vit hésiter, il s'écria :

— Je dote le futur!

Fauconet trembla. La Providence lui mijotait une bonne petite fortune et voilà que le sac aux écus allait se perdre dans un plongeon!... Pas de ça! Vive Blavot, soit! Mais vive aussi Zélie Migeon! Deux payeurs valent mieux qu'un.

Sa physionomie revêtit une componction profonde :

— Le moment est venu de parler, dit-il, et je parlerai! quoiqu'il m'en coûte certes d'anéantir vos espérances, mes enfants! de vous désobliger, mon ami !

Zélie Migeon marmotta entre ses dents :

—Si l'on découvrait un moyen?...

Fauconet répondit :

— Le devoir est là, inflexible !

Il se pencha à l'oreille de l'ancienne actrice :

— Gélinard va monter dans cinq minutes.

— Toi, grogna Blavot, si tu joues la finesse, tu le paieras cher !

— Ecoutez-moi d'abord, Blavot, reprit Fauconet, vous me jugerez ensuite selon votre conscience !

Il interrogea Zélie Migeon :

— Vous êtes décidée?...

— Oui.

— Suzanne ne peut épouser Eugène, dit Fauconet, parce que...

Il sembla hésiter.

— Parce que ? répéta Eugène.

— Parce que Suzanne est ma fille !

Blavot suffoquait.

— Ce n'est pas vrai ! cria-t-il.

— Monsieur! dit Zélie Migeon.

Fauconet se courba, plein d'humilité :

— Vous parlez devant madame, mon ami!

Blavot conduisit Fauconet au bout de l'atelier.

— Tu sais bien, dit-il, coquin que tu es! que si ta fille est Suzanne, Eugène est mon fils, à moi !

— Entre nous, répondit Fauconet, oui... Mais,devant la loi, non!... je n'y peux rien!

— Ah! s'écria Blavot, si je n'avais pas ma femme !

Suzanne défaillante suppliait Zélie Migeon :

— Emmène-moi, mère, emmène-moi !

— Pauvre chère petite ! dit l'ancienne actrice attendrie.

Blavot accourut :

— Une minute! j'ai à vous conter des chosesqui modifierontvotre manière de voir.

Zélie Migeon se redressa, très fière :

— Je n'ai rien à écouter, monsieur!

— Laissez, dit Eugène,on ne lutte pas contre la fatalité !

Blavot ne se contint plus :

— Et je t'affirme, moi ! qu'elle n'est pas ta sœur !

— Suzanne !...

Vite Fauconet entraîna Zélie Migeon :

— Retirez-vous !

Blavot leur barra le chemin :

— Fauconet, je te conseille de rester tranquille !

— C'est de la violence ! dit Zélie Migeon.

— Mon ami !... soupira Fauconet.

Il n'acheva pas, Blavot l'avait happé au passage et le tenait à la gorge :

— Tu as machiné quelque gredinerie, coquin ! mais je te serrerai le cou de telle façon que tu cracheras la vérité !

Fauconet se débattit, étranglé à moitié :

— Eugène, balbutia-t-il, on insulte ton père !

— Qu'il se justifie ! cria Blavot.

Suzanne, effrayée, se réfugia près de l'ancienne actrice :

— Maman, je t'en prie !...

— Me laisserez-vous passer ? dit Zélie Migeon.

— Non ! fit Blavot.

Fauconet glapit dans le vacarme :

— Pas de scandale !

— Bouge, hurla Blavot, et je te casse ma canne sur les reins !

Une voix muette jusque-là, celle du domestique, domina tout à coup les autres.

— Des visites ! cria-t-il, monsieur Gélinard !

Il s'était glissé à pas de loup, et prudemment, derrière lui, il avait poussé la tenture.

Le plafond aurait crevé sous le poids d'une pluied'orage ; l'eau sous forme de douche violente,aurait as-

pergé tous les cerveaux que le calme ne se fût pas rétabli avec plus de religion.

— M. Gélinard ! balbutia Fauconet.

Zélie Migeon courut auprès de Blavot, elle l'embrassa presque :

— Taisez-vous, monsieur , dit-elle, taisez-vous !... J'écouterai, je le promets !

— Hein ? fit Blavot.

Zélie Migeon, continua, parlant très vite :

— Je préfère vous avouer, confiante en votre loyauté, que j'ai le plus grand intérêt à cacher toutes ces histoires à la personne qui vient ici...

— Vraiment ?

— Que m'ordonne-t-on? demanda François.

— Qu'on attende,dit Fauconet!... Non, fais monter tout de suite.

L'éclipse complète de François se produisit derrière la tenture.

Blavot jugea la position. Le temps lui manquait pour approfondir quoi que ce soit ; on l'insultait tout à l'heure, maintenant il se sentait redoutable, il fallait agir.

— Je me tairai, dit-il, à une condition.

— Laquelle ?

— Rien ne se terminera tant que ma première demande ne sera pas réalisée.

Fauconet se risqua :

— Quelle demande, cher ami ?

— Ça ne te regarde pas ! cria Blavot.

— Je promets !... Je promets !

s'empressa de dire l'ancienne actrice.

On montait les marches, la tenture fut soulevée, François annonça :

— M. Gélinard !...

Petit, maigre, imberbe, sanglé dans sa redingote, emprisonné dans son faux-col, les tiges en or de ses lunettes rejointes presque derrière sa tête. M. Gélinard fit son entrée.

Blavot le jugea d'un coup-d'œil.

— Monsieur, dit-il, je vous salue bien. Je ne vous ai jamais vu, mais, à l'instant où vous entriez, ces dames acceptaient, pour dimanche, une invitation à déjeuner dans ma maison de campagne. Consentez à être des nôtres ?

Gélinard répondit :

— Monsieur, l'honneur que vous me faites est grand, très grand ! Mais avant de me prononcer, permettez que je dépose mes humbles hommages aux pieds de ces belles dames et que je m'inspire de leurs bienveillants conseils.

— Comment donc ! fit Blavot.

Gélinard marcha vers Zélie Migeon.

— Chère dame, dit-il, obligez-moi en me présentant à ces messieurs.

Sa voix baissa, elle eut un léger tremblement :

— Au coupable, d'abord !

Alors, tandis que Zélie Migeon présentait Gélinard à Fauconet, Blavot attira près de lui Eugène

et Suzanne et leur dit à l'o-
reille .

— Ne vous désolez pas, les petits! Le père Blavot veille au grain !





III

Près de la pelouse, vis-à-vis du perron, François dressait le couvert.

La veille au soir, sur la demande de Blavot, il avait quitté la rue Pigalle pour venir à Champrosay donner un coup de main aux domestiques, la cuisinière se consacrant à ses fourneaux, le cocher s'occupant à voiturer les invités, à l'arrivée des trains.

Construite en haut de la côte, la

maison de Blavot dominait un splendide point de vue. Après une suite de jardins potagers bigarrés diversement, des champs, des prés dévalaient jusqu'à la Seine dont la longue traîne bleue se déroulait au loin pour tourner ensuite et disparaître du côté de Châtillon. A gauche, la grande avenue bordée de peupliers se prolongeait jusqu'au nouveau pont; là-bas, sur l'autre rive, les premières habitations du village de Ris se découpaient parmi les arbres, très gaies, très coquettes, puis se dispersaient sur le versant opposé comme une volée de papillons blancs.

La maison n'était séparée de la campagne que par une terrasse plantée de tilleuls aux cîmes recour-

bées ; de distance en distance, au-dessus des arceaux de la terrasse, des vases de bronze contenaient des géraniums rouges ; près de la maison, les marches en pierre d'un escalier creusé dans le sol conduisaient les piétons jusqu'à la petite porte d'entrée ouverte sur la route. Blavot achevait de braquer une longue-vue dans la direction du chemin de fer ; Mme Blavot très attentive mettait la lunette à son point.

En dépit de leur fortune, ils dépensaient peu. Eloigné des affaires, Blavot avait rompu avec les camaraderies imposées par les exigences de l'ancien état et, très circonspect à l'égard des hobereaux de son voisinage, il s'était soigneusement tenu à l'écart, laissant venir, ne provo-

quant jamais une visite. Les goûts plus que modestes et les habitudes plus que paisibles de Mme Blavot s'accommodant fort de cette manière d'agir, ils vivotaient sans trop d'ennuis, moitié fermiers, moitié châtelains. M. le curé trouvait son couvert mis une fois par semaine ; le maire, M. Michelin, ne dédaignait pas, de temps à autre, une halte dans la salle de billard, tandis que madame apportait sa tapisserie et s'installait sous la houle fraîche des tilleuls.

La surprise éprouvée par Mme Blavot, à la nouvelle que cinq personnes inconnues d'elle mangeraient son déjeuner de dimanche, s'était bientôt changée en inquiétude. Blavot lui cachait sûrement quelque

chose, et ses instincts d'affection mis en éveil lui disaient qu'un gros tourment menaçait la quiétude habituelle de leur train de vie.

Elle avait tenu bon jusque-là, n'osant pas interroger, plus câline seulement et plus prévenante ; mais à cette heure où la crise prévue par elle allait éclater, une impatience terrible de savoir lui tenaillait les nerfs, la bouleversait.

Blavot, la longue-vue installée, s'était assis sur une chaise de jardin et feuilletait un volume.

Soudain, écartant la longue-vue, Mme Blavot se campa devant lui, hors d'état de se contenir :

— Qu'est-ce que tu me forces à lorgner là? s'écria-t-elle, le train n'arrive que dans vingt minutes !

Blavot regarda sa montre :

— C'est pourtant vrai.

— Il est donc bien intéressant ton livre ? tu en oublies de parler !

— Quel livre ? demanda Blavot.

— Celui que tu as dans les mains, parbleu ! Tu vas te passionner pour les romans, à ton âge ?

— C'est le Code cıvil dit Blavot.

— Le Code civil ! Tu veux être avocat ?... non !... avoué ?... huissier ?... Tu crains un procès ?...

Blavot hocha la tête ; elle saisit le volume le jeta à terre, prit à deux mains le front de son mari et l'embrassa :

— Conte tes peines, mon pauvre homme !

Depuis trente années qu'il avait fui le célibat, la conscience de Blavot

ne lui reprochait qu'une infraction à la fidélité conjugale : il avait bu le poison d'amour sur les lèvres d'une jeune Provençale fraîchement débarquée de Marseille avec le goût des soupers fins et de superbes yeux noirs; infraction grave, puisqu'elle avait porté des fruits! L'enfant mis au monde, la mère repartie pour Marseille où l'attirait le cher souvenir d'un certain Samat, ex-maréchal des logis aux chasseurs d'Afrique, Blavot se trouva sans énergie pour avouer sa faute. Il fallait un sauveur, la Providence envoya Fauconet.

Tiraillé dès lors, entre l'attachement marital et la sollicitude paternelle, le cœur de l'ancien entrepreneur avait plus d'une fois douloureusement battu. Souvent,

au retour de la rue Pigalle, il s'était juré d'en finir, d'implorer son pardon, de se confesser à Mme Blavot, toujours une paralysie de la langue l'empoignait au moment décisif et la confession, ajournée sans cesse, risquait fort de n'avoir jamais lieu. Les derniers événements survenus, le malheur qui frappait Eugène, le consternaient sans le décider ; que faire aujourd'hui ?

Il examina sa femme, pensif.

L'aspect de Mme Blavot était moins que terrible cependant.

Petite, rondelette, bien portante, les yeux brillant d'amitié, la physionomie très douce sous l'encadrement de ses longues papillottes blanches, elle attendait anxieusement une réponse.

Comme Blavot gardait le silence, elle l'interrogea.

— Par quel hasard as-tu déniché ce tas d'amis que tu amènes?

Il poussa un gros soupir et réussit à balbutier :

— Je sais un secret qui me tracasse joliment!

— Tu n'as pas confiance en moi?

— Si!

Il s'arma de tout son courage :

— Es-tu jalouse?

— Comment, si je suis jalouse!... Tu me tromperais?... toi!...

Elle éclata de rire :

— Mon pauvre vieux!

— Ecoute, reprit l'ancien entrepreneur un peu rassuré, si je t'avais trompée... une seule fois... il y a vingt-deux ans!... pardonnerais-tu?

Madame Blavot le regarda, stupéfaite :

— Est-ce que ton cerveau déménage, mon ami?

— Non! dit Blavot très énergique, c'est vrai... là!

— Qu'est-ce qui est vrai?...

— Que je t'ai trompée!

Il saisit sa femme dans ses bras et lui donna deux baisers sonores.

— Laisse-moi parler, tu me gronderas après, il y a trop longtemps que je te cache cette vilaine aventure, je suis très malheureux!

Il s'attendrit, ses yeux se mouillèrent; Mme Blavot, attendrie également, avança une chaise auprès de lui.

L'existence qu'ils avaient menée autrefois, jamais inactive, Madame

tenant les livres tandis que Monsieur courait les chantiers; leurs conversations basées sur les craintes de pertes ou les espérances de benéfices; les fatigues subies, les émotions renouvelées, avaient fatalement chassé loin du couple les rêveries amoureuses pour en façonner une paire d'amis associés aux joies comme aux peines. Si l'amour-propre de Mme Blavot subit un léger froissement, elle était trop certaine du dévouement éprouvé de son mari pour ne pas sacrifier toute pensée de rancune à la souffrance qu'il ressentait. La faute ne lui semblait d'ailleurs pas autrement grave, mais pourquoi donc ces remords au bout de vingt-deux ans! Elle devina une anguille sous roche.

— Tu as eu deux grands torts, répondit-elle, le premier de me tromper, le second d'avoir dissimulé aussi longtemps. A mon âge, le plus sage est de pardonnner, ce que je fais de tout cœur. Maintenant, parle avec franchise.

— J'ai un fils, murmura Blavot.

— A soixante ans, dit-elle, on ne redoute guère une grossesse, prends ton fils avec nous, je le veux bien.

Blavot se leva, furieux, afin de ne pas pleurer :

— C'est trop tard! Fauconet est un gredin! Il a reconnu mon enfant! Il empêche son mariage!... Tu m'aideras lorsque je te les aurai présentés !

Il empoigna la longue-vue :

— Je guette le train !... Tu t'amuseras !...

— C'est ton fils que tu attends !..

— Avec son père et sa fiancée...

Il serra les poings :

— La soi-disant fille du soi-disant père !...

— Mais je ne comprends absoment rien ! s'écria Mme Blavot.

— Je m'explique, bredouilla l'ancien entrepreneur qui gesticulait fiévreusement.

Sa jambe accrocha le pied de la longue-vue qui roula sur le sable.

Au bruit du cuivre se cabossant sur le gravier se mêla le bruit d'un écroulement d'assiettes. Ils se détournèrent et là-bas, vis-à-vis du perron, ils aperçurent François accroupi sur la pelouse qui recueillait

les morceaux de la porcelaine brisée.

— Maladroit ! cria Mme Blavot.

— Ne vous dérangez pas! répondit François, je cherchais l'argenterie, la table a basculé.

— As-tu cassé beaucoup ? demanda l'ancien entrepreneur.

— Peu !... cinq ou six assiettes et quelques verres.

Madame Blavot se précipita en disant :

— J'ai serré l'argenterie dans la grande armoire du premier et j'ai la clef dans ma poche !

— Passez-moi la clef, dit François.

— C'est bon, j'y vais !... Redressez la table, prenez le service bleu dans le buffet, hâtez-vous.

Elle grimpa les marches du perron.

François s'approcha de Blavot :

— J'ai trouvé cet expédient pour écarter Madame.

— Un expédient ?...

François choisit un maintien très digne :

— Votre douleur, je la comprends, moi aussi j'ai conscience du sentiment de la paternité ! Je possède moi aussi un fils illégitime !...

Il s'arrêta pour juger l'effet produit.

— Saisissez les nuances, continua-t-il, vous n'en aurez pas regret. J'étais valet de chambre de Monsieur, mon amante était femme de chambre de Madame, mon maître et moi collaborions. Nous eûmes un

fils, je réclamai, on me flanqua à la porte... Alors, je menaçai de faire valoir mes droits, on me proposa mille francs pour disparaître, j'acceptai dans l'intérêt de l'enfant ! Eh bien, dans l'intérêt de M. Eugène...

Blavot l'interrompit :

— On t'a promis de l'argent ?

— M. Fauconet? non, répondit François. Mme Zélie Migeon ! oui.

— Combien ?

— Deux mille francs, en cas de réussite.

— Trois mille dans le cas contraire ! Parle !

François se frotta joyeusement les mains.

— J'aime mieux ça, dit-il, votre intervention brouillait les cartes, et puis, j'éprouve du plaisir à obli-

ger la jeunesse. Promettez-moi de les avertir... plus tard.

— Vite!...

— Mlle Suzanne n'est pas plus la fille de mon patron que M. Eugène n'est son fils.

— Je m'en doutais !

— M. Eugène, Mlle Suzanne, c'est quif quif la même histoire; je connais les pantins, c'est moi qui tenais les ficelles ! Pour sauver la situation, trouvez un père! M. Fauconet, M. tel ou tel, Mme Zélie Migeon s'en moque comme de l'an quarante; mais un père est indispensable, sinon le mariage rate avec M. Gélinard.

— Un père! Où le dénicher ?

— Moi.

— Mon fils épouser ta fille! s'écria Blavot.

— Pourquoi pas? dit François. Soyez tranquille, je disparaîtrais après la mairie!.. Mais j'aperçois Madame et la table n'est pas relevée... réfléchissez, ma discrétion vous est acquise!

Madame Blavot accourait.

— A quoi penses-tu donc? dit-elle à son mari, le train est arrivé depuis un quart d'heure, la calèche monte l'avenue. Achève ton récit.

L'ancien entrepreneur vint s'accouder sur un des arceaux de la terrasse.

— Plus tard, répondit-il, le temps nous manque.

La calèche montait l'avenue en effet. A travers l'alignement des peupliers, on distinguait très bien le trottinement de Bijou, un grand

cheval bai brun et, sur le siége, les boutons de la livrée bleue du cocher scintillaient au soleil, ainsi que les petites plaques métalliques d'un miroir à alouettes.

Ils atteignaient le bas de la côte, le cheval ralentit son allure et prit le pas.

— Distingues-tu ? demanda Blavot à sa femme.

— Non, répondit-elle, il y a trop de poussière et de soleil.

L'ancien entrepreneur se baissait pour ramasser la longue-vue, sa femme l'appela :

— Je vois à présent... ils longent la gendarmerie... quatre personnes... au fond, une dame et un monsieur...

— L'actrice et Fauconet, pensa Blavot.

— Sur la banquette de devant, une jeune fille et un autre monsieur, je crois du moins, les jupons forment un tel fouillis !...

— Après? dit Blavot.

— C'est tout.

— Est-il vieux ou jeune, le second monsieur ?

— Bijou reprend le trot, il tourne la route...

Blavot descendit rapidement l'escalier en pierre pour recevoir ses invités.

Bijou sentait le voisinage de l'écurie, son trot s'accéléra, la voiture fut bientôt en vue.

Blavot jeta un rapide coup-d'œil sur les arrivants ; il les compta :

— Eugène, Mme Zélie Migeon,

Mlle Suzanne, M. Gélinard... Eh bien, et Fauconet ?

Eugène l'entendit :

— Mon père est parti par le premier train, répondit-il, comment n'est-il pas ici ?

Un espoir sinistre traversa le cœur de Blavot. Il demanda :

— Vous n'avez pas entendu parler d'un déraillement ?

La voiture s'arrêtait.

— Heureusement non ! s'écria Zélie Migeon qui sauta à terre, il survient assez d'accidents sans nous effrayer pour rien !

Blavot tendit la main à Suzanne :

— A votre tour ?

— Mlle Suzanne est malade, dit Eugène.

Il quitta sa place et, avec l'aide

de Gélinard, fit descendre doucement Suzanne qui prit le bras de l'ancien entrepreneur.

Gélinard restait seul dans la calèche, il se leva.

— En vérité, dit-il à Blavot, je me demande s'il n'est pas indiscret à moi d'abuser de votre généreuse invitation ?

— Par exemple ! répondit Blavot, vous hésiteriez après une heure de fiacre jusqu'à la gare de Lyon et une heure de chemin de fer jusqu'à Champrosay ?

— Je n'hésite pas, dit Gélinard, j'use de politesse.

Il plia lentement son pardessus, retira son chapeau, tendit sa canne à Eugène, assujettit ses lunettes et mit le pied sur le sol, gravement.

Blavot lui confia Suzanne :

— Offrez votre bras à mademoiselle.

— Volontiers.

— Passe devant, Eugène.

Et s'avançant vers Zélie Migeon, le coude arrondi :

— Madame?...

Il se pencha à son oreille :

— Suzanne est très changée.

L'ancienne actrice soupira.

— Il faut que je vous parle, reprit Blavot, chargez-vous d'éloigner votre amoureux.

Gélinard aperçut Mme Blavot qui attendait sur la terrasse.

— Quelle est cette dame ? demanda-t-il.

— Ma femme, répondit Blavot.

Tous se hatèrent, Mme Blavot s'avança vers le groupe.

Eugène montait le premier, elle pensa en l'apercevant :

— C'est lui, le fils !

Elle lui ouvrit les bras :

— Embrassez-moi, cher enfant !

Sous l'explosion de tendresse de cette femme qui lui était inconnue, une idée bizarre jaillit dans la pensée d'Eugène :

— J'embrasse peut-être ma mère ?

Mme Blavot lui dit très bas :

— Je sens que je vous aimerai comme un fils !

Il ne douta plus :

— C'est elle !

Il serra avec effusion les mains de Blavot.

— Merci ! murmura-t-il.

— Aie confiance, répondit l'ancien

entrepreneur qui, naturellement, ne compris pas.

Il fit les présentations :

— Mme Zélie Migeon, Mlle Suzanne, M. Gélinard...

Puis, d'une voix émue :

— M. Eugène Fauconet !

— J'avais deviné, dit Mme Blavot, c'est lui, n'est-ce pas ?

— Oui.

Elle chercha des yeux :

— Ne manque-t-il pas quelqu'un ?. . M. Fauconet ?...

— Son absence m'inquiète beaucoup, dit Eugène, hier il a passé à la station des voitures pour s'entendre avec un cocher qui est venu le prendre à sept heures du matin pour le conduire à la gare.

— Nous l'attendrons... en déjeu-

nant, répondit Blavot, il n'y a plus de train avant deux heures.

— Si je m'informais ?

— Bah ! s'il y avait la moindre chose, nous le saurions déjà.

Le pied de Gélinard heurta la longue-vue renversée par Blavot.

— Cet instrument d'optique a vacillé sur sa base, dit-il ; m'autorisez-vous à réparer sa défaillance ?

— Faites comme chez vous, répondit l'ancien entrepreneur.

Gélinard se courba, consolida le pied de la longue-vue et reprit :

— Ne jetterai-je pas un coup-d'œil sur ces féeriques horizons ?

Mme Blavot intervint :

— Après déjeuner, monsieur, du moins si cela vous est égal, nous allons entrer, afin que ces dames se

débarrassent de leurs chapeaux et de leurs mantelets.

— Tu donneras des jaquettes de toile aux messieurs, dit Blavot.

Suzanne appuyée au bras de sa mère se dirigea vers la maison.

— Cette jolie demoiselle paraît souffrante ? demanda Mme Blavot.

— Elle est atteinte d'anémie, la maladie à la mode, répondit l'ancienne actrice, l'air de la campagne lui rendra des forces.

Blavot tira doucement Zélie Migeon par la robe.

— Restez !...

— Gélinard, reprit Zélie Migeon, offrez donc le bras à Suzanne, je vous prie.

Il se précipita :

— Toujours à vos ordres, belle madame!

— Que me voulez-vous? demanda l'ancienne actrice, lorsqu'elle fut seule avec Blavot.

Celui-ci la toisa du regard.

— Suzanne n'est pas la fille de Fauconet, dit-il, ne niez pas, je le sais!

Sa colère éclata :

— Les deux enfants s'aiment, Suzanne est malade, Eugène a une figure couleur de papier mâché, tout ça vous est égal?...

Zélie Migeon haussa les épaules et dit :

— Asseyons-nous, et ne m'interrompez pas.

Ils prirent des siéges.

— D'abord vous exagérez les

choses, continua-t-elle; ni Suzanne, ni Eugène ne sont en danger de mort; on guérit d'une amourette, je le sais par expérience, tandis que je ne retrouverai plus un second Gélinard.

— Mais!... fit Blavot.

— Ecoutez donc!... Gélinard m'obéit autant qu'un mouton obéit au chien du berger qui le mène, il possède encore néanmoins des débris de volonté concentrés dans une idée fixe dont rien ne le fera démordre: pas de mariage tant que je garderai Suzanne! De cela j'en suis certaine, comme je suis certaine de vivre en ce moment!

— Alors?

— J'aime ma fille plus que vous le supposez, seulement je serais ab-

surde de sacrifier mon bien-être à quelques pleurnicheries. La complication survenue me désole, mais Suzanne ne sera pas malheureuse auprès de Fauconet, je passerai outre.

—Nous verrons! s'écria Blavot.

— Vous me jugez donc bien sotte! reprit l'ancienne actrice. Pensez-vous que je n'aie pas fait la leçon à Gélinard?... Voici néanmoins un moyen suprême de conciliation...

— Lequel?

— Adoptez Suzanne.

Blavot eut un sursaut:

— Comment? balbutia-t-il, j'adopterais votre fille pour la marier à mon fils!

— Ne vous effrayez pas! dit Zélie Migeon. Aucun lien de parenté,

d'après la loi, n'existe entre vous et Eugêne.

Elle sourit :

— Nous sommes positivement sûrs que les deux enfants ne sont pas frère et sœur.

— Adopter Suzanne ! répéta Blavot.

Il murmura, après un court silence :

— Si j'adoptais Eugène?...

— Non, dit l'ancienne actrice, Eugène même adopté par vous, ne pourrait épouser la fille de Fauconet dont il est le fils naturel.

— C'est juste! répondit Blavot.

Il baissa la tête pour réfléchir; son regard tomba sur le volume du Code civil gisant à ses pieds, il le ramassa et dit :

— Voilà huit jours que j'étudie ces questions, on n'adopte pas si facilement la première venue!...

— J'ai étudié moi aussi, reprit Zélie Migeon, les difficultés ne sont pas insurmontables. Croyez-vous obtenir le consentement de votre femme?..,

— Oui.

— Faites-vous tout bonnement sauver la vie par Suzanne.

Blavot leva les bras au ciel :

— Que je me fasse sauver la vie tout bonnement! Vous pensez que c'est facile?... Mais regardez-moi donc et regardez votre fille, j'en assommerais dix comme elle d'un coup de poing !

Il arpenta la terrasse à longues enjambées.

— Décidez-vous, dit Zélie Migeon, vous avez entendu mon dernier mot !

— Et je n'ai pas dit le mien, moi! s'écria l'ancien entrepreneur, j'accepte la guerre si vous la déclarez! Vous n'avez pas peur, je n'ai pas peur non plus! Il y a des tribunaux pour juger Fauconet, tant pis pour le scandale!

Zélie Migeon comprit que Blavot tiendrait parole.

— Je ne déclare pas la guerre, dit-elle, puisque je cherche au contraire à cimenter la paix!

— Eh ! votre moyen est absurde!

— C'est le seul.

Des éclats de voix venus du dehors accompagnés d'un roulement de roues sonnant la vieille ferraille,

de jurons et de coups de fouet, les interrompirent. Tous deux coururent voir.

Au bout de la propriété, sur la route menant à Draveil, ils aperçurent une sorte de boîte carrée peinte en vert, soutenue par deux roues, tirée par un âne et, dans cette boîte garnie de paille, un homme tenant les guides et Fauconet.

A moitié sorti de la boîte, dans la posture de Guignol bâtonnant la mère Michelle, Fauconet brandissant à poigne-mains le manche du fouet, frappait sans relâche l'infortunée bourrique qui galopait de toute la force de ses maigres jambes, les dents à l'air, ses longues oreilles renversées contre l'échine.

— Ah bien ! disait le charretier,

blanc de rage, si vous tuez mon âne, je ne suis pas inquiet, vous le paierez !

— Je devais arriver de Montgeron avant le train, cria Fauconet, vous avez menti !

Le charretier retroussa ses manches :

— Pas d'insolence, mon petit père !

— Manant !...

Le poing du charretier s'abattit sur le haute-forme de Fauconet qui s'enfonça jusqu'aux épaules :

— Tu bats mon âne et tu fais le mauvais !

Blavot descendit vivement, ouvrit la porte, courut sur la route et arriva juste à temps pour assister à la défaite de Fauconet que le charre-

tier venait d'empoigner à bras-le-corps et de jeter par-dessus la boîte verte, sur un respectable tas de boue.

Le paysan brandit son fouet :

— Qu'il me paye ma course !

— Combien ? demanda Blavot.

— Dix francs, sans le pourboire.

Blavot donna vingt francs au charretier stupéfait :

— File !...

Le paysan tourna bride, l'âne prit le petit trot, Blavot releva Fauconet.

Celui-ci apparut dans un état lamentable.

Son chapeau défoncé lui couvrait les yeux, des taches de boue jaunâtre souillaient ses vêtements, se collaient après les mains, sur la face,

une des jambes du pantalon pendait, déchirée sans doute par quelque clou de la boîte ; il était sans aucun mal d'ailleurs.

Vite, il demanda :

— Le train est arrivé ?

— Depuis une demi-heure.

— Mme Migeon est ici ?

— Certainement.

Fauconet arracha les lambeaux de son haute-forme, les jeta au loin et debout, au milieu de la route :

— Je voulais prendre le train de huit heures pour Corbeil, dit-il ; à sept heures cinquante minutes partait le train-omnibus de Fontainebleau, je me suis trompé ! Je n'ai reconnu l'erreur qu'après avoir passé Villeneuve St-Georges ; au lieu de descendre à Ris, je suis des-

cendu à Montgeron où je n'ai trouvé qu'un âne boiteux pour me conduire !

Ses poings crispés menacèrent les nuages. Il s'écria :

— Demain, j'attaque en dommages-intérêts, la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée !





IV

Avant le déjeuner, tandis que les dames visitaient le parc, les messieurs, attablés sur la terrasse, fumaient et buvaient le madère.

Fauconet, habillé de blanc, un panama sur la tête, faisait face à Gélinard noyé dans une jaquette gris-jaune, antique défroque de Blavot ; Eugène se tenait à l'écart. Blavot était songeur.

Infortuné Fauconet! La journée s'annonçait mal. A quoi bon se creu-

ser la cervelle, combiner le pour et le contre, prévoir les surprises, défier les caprices du destin pour échouer piteusement! La veille, il avait tout préparé : la voiture attendait, l'indicateur des chemins de fer était lu et relu, il devancerait quiconque, guetterait les arrivées, déjouerait les ruses, travaillerait à coup sûr! Une étourderie inqualifiable, la plus impardonnable, détruisait ses prévisions, l'entraînait dans une direction fausse, causait un retard irréparable, ouvrait un terrain libre à ses ennemis !

Dès son entrée, il avait fureté partout, flatté la cuisinière, payé le cocher, consulté François, inutilement, hélas! A plusieurs reprises, il s'était adressé à Zélie Migeon qu'il

suspectait, à Blavot qui le tracassait fort : celui-ci l'injuriait, celle-là feignait le mutisme, il flairait une conspiration, quelle inquiétude!

La prudence commandait d'attendre, il se résigna. D'ailleurs, pensait-il, un imbroglio semblable ne se débrouille pas en moins d'un quart d'heure, rien n'est perdu!

La confiance en soi ressuscite la belle humeur. A présent, il buvait à petites gorgées son madère, attentif aux discours de Gélinard dont il convoitait l'alliance, plein d'égards pour Blavot, très affectueux pour Eugène.

Gélinard mijotait une phrase littéraire. Il humecta ses lèvres de madère et dit :

— Autrefois, lorsque j'étais jeune, mes cheveux ondulaient.

— Ils frisent encore sur le cou, répondit Fauconet vivement.

— Je suis assez bien conservé.

Blavot bourra sa pipe et frotta une allumette.

— Ah ça! mon cher monsieur Gélinard, dit-il, pourquoi Suzanne entrave-t-elle votre mariage? Elle est charmante, cette petite!

— Oui, charmante! répéta Eugène.

Gélinard se renversa sur le dossier de sa chaise :

— Pourquoi, cria-t-il, et la morale ?

— Je ne saisis pas votre pensée, déclara Blavot.

Fauconet murmura timidement ?

— Cela m'étonne, mon ami...

Blavot le foudroya du regard, il s'empressa d'ajouter :

— Quel excellent madère!

— Bois! dit Blavot.

— Les lois tutélaires de la morale, lois vénérées par nos ancêtres, régissent la société, reprit Gélinard, malheur à qui les enfreint! Mon cœur recèle une indulgence sans bornes pour les péchés des autres, j'excuse tout, je tolère tout, mais que ma réputation n'en souffre pas !

Il y a des obstacles que la dignité personnelle interdit de franchir ! La jeunesse de Mme Zélie Migeon a subi quelques orages, je désire les ignorer ; que le respect humain

subsiste, cela suffit, sauvegardons les convenances !

Le mal ne réside pas dans l'acte répréhensible lui-même, mais dans la publicité quimenacede s'emparer de cet acte : Péché ignoré, péché pardonné !

— Si j'avais à peindre la figure allégorique de votre respect humain, dit Eugène, je l'affublerais de la robe noire et du long chapeau de Basile, et des plis de la robe sortiraient une foule de petites conventions sociales munies d'éteignoirs pour étouffer le moindre élan du cœur !

Gélinard eut un sourire satisfait :

— Vous êtes enthousiaste, jeune homme, l'âge modérera votre fougue !

— Et l'expérience modifiera tes idées, ajouta Fauconet.

Le poing de Blavot frappa la table, les verres s'entre-heurtèrent.

— Ainsi demanda l'ancien entrepreneur, vous renoncerez à votre mariage, à moins que Mme Migeon n'achète à quelque aventurier le soin de veiller sur sa fille?

— Acheter l'affection de mon enfant! s'écria Fauconet.

Blavot l'arrêta net :

— Trop tard, mon bonhomme, ton compte est réglé!

Fauconet se sentit défaillir :

— Voyons, voyons! balbutia-t-il, expliquez-vous!...

Gélinard, sa tirade achevée, orientait la longue-vue.

— Cessons une conversation péni-

ble, dit-il à Blavot, vos opinions diffèrent, je les respecte ; quand à mes convictions, elles demeurent inébranlables.

— Soit, dit Blavot, j'aviserai !

Fauconet se glissa près de Gélinard et marmotta à son oreille :

— Je vous confierai mes soupçons... tout à l'heure... j'aperçois ces dames qui reviennent.

— Je voudrais auparavant, répondit Gélinard, si la puissance de l'instrument le permet, observer l'anneau de Saturne.

Eugène très exalté supplia l'ancien entrepreneur :

— Mon ami, je vous en conjure, que je parle à Mme Blavot !

— A ma femme ?... Viens !

Leur promenade finie, les dames

se dirigeaient vers la terrasse. L'ombrelle blanche de Mme Blavot brillait, éclairée par le soleil, et la gracieuse silhouette de Suzanne se détachait très claire sur la teinte plus sombre des feuilles.

Blavot entraîna Eugène.

— Ce garçon a de gros chagrins, dit-il à sa femme, conseille-le.

Puis s'adressant à Zélie Migeon :

— Je suis décidé, enlevons l'affaire !

— Quelle affaire ? demanda l'ancienne actrice.

—Suzanne et vous, accompagnez-moi !

Il cria de loin à Gélinard :

— Je descends à la cave !

Fauconet fit mine d'accourir :

— Je vous aiderai, mon ami !

— Contemple les étoiles ! répondit Blavot.

— A quoi bon emmener ces dames ? dit Mme Blavot.

— Oh ! si tu t'imagines que j'ai le temps de bavarder !...

Il se tourna vers l'ancienne actrice.

— Hâtons-nous!... François tiendra la lumière, une lampe à pétrole, j'ai mon projet !

— Excusez-moi, dit Zélie Migeon à Mme Blavot déconcertée, j'ai promis d'obéir !

Déjà Blavot emmenait Suzanne, elle courut après eux.

Deux groupes se formèrent : Gélinard et Fauconet empressés autour de la longue-vue ; Mme Blavot et Eugène se promenant côte-à-côte.

Eugène hésitait. La surexcitation nerveuse qu'il subissait paralysait son sang-froid, emportait son imagination à plein vol dans la chimère. Obstinément attaché à la pensée qui le hantait depuis le matin, convaincu de la présence de sa mère, il se persuadait réussir, grâce à son concours, là où les autres avaient échoué.

Son exorde fut celui-ci :

— Personne n'écoute ?...

— Personne ! répondit Mme Blavot, étonnée d'un pareil début.

— Depuis longtemps, madame, je vous chéris d'une affection qu'égale seule la profondeur de mon respect !...

— Vraiment ?

— Toujours, sous la vigilante ten-

dresse dont M. Blavot n'a cessé d'entourer mon enfance, j'ai deviné la protection lointaine, l'amour inépuisable d'une femme, d'une mère!...

— Comment ! s'écria Mme Blavot, une autre traçait à mon mari sa ligne de conduite ?

— Prétendriez-vous l'ignorer ?

— Si je l'ignorais !...

Loin de soupçonner sa méprise, Eugène s'indigna.

Ainsi, et de cela il était sûr ! cette femme qui simulait l'incrédulité, insensible à ses angoisses, peureuse de le secourir, c'était la mère qu'il avait si longtemps attendue, la mère évoquée par ses rêves d'enfant, par ses ambitions de jeune homme, la mère qu'il implorait avec la ferveur d'un croyant !

Elle rougissait de son fils, honteuse de l'acclamer devant tous, elle le reniait, lui, bâtard !

Il courba la tête, dédaigneux de parler.

Mme Blavot se taisait pour un motif bien différent. Vexée de ce qu'elle venait d'entendre, à cent lieues de soupçonner les divagations auxquelles s'abandonnait le cerveau d'Eugène, elle se figurait que son mari entretenait des relations avec son ancienne maîtresse.

Au bout de la terrasse, la voix de Gélinard s'éleva :

— La mission de cet objectif est étrangère à l'étude des astres, monsieur Fauconet. N'en apercevez-vous pas un second ?

— J'ai des craintes sérieuses à vous soumettre, dit celui-ci.

— Tantôt !... la journée est longue !... ne me troublez pas !

L'expression désespérée empreinte sur le visage d'Eugène désola Mme Blavot.

— Ce garçon n'est pas responsable des escapades de Blavot, pensa-t-elle, et puis, si je l'écoute, je saurai !

Elle lui prit amicalement le bras en disant :

— Voyons, confiez-moi vos peines, je vous aiderai de tout mon pouvoir.

— A mon arrivée, répondit Eugène, vous me promettiez le dévouement d'une mère ! qui vous obligeait à promettre, à mentir ?

— Je ne mentais pas.

— Eh bien, prouvez-le !... Si vous daignez me considérer comme votre

enfant, pardonnez à l'audace de ma prière...

— Que voulez-vous donc ?

— Répudiez tout sentiment d'orgueil et de fausse honte, que le passé revive ! Conjurez mon père, l'homme que vous aimiez autrefois, de ne pas consacrer mon malheur !

— Que je conjure Blavot ?

— Non ! s'écria Eugène, cessez de feindre une ignorance cruelle ! Vous savez de qui je parle !...

Il désigna Fauconet :

— Que cet homme est mon père !...

Et joignant les mains :

— Sauvez votre fils !

— Mais il est fou ! il est fou ! s'écria M[me] Blavot ; mais je ne suis pas votre mère, moi ! Blavot a jugé

bon ce matin de me conter ses farces de jeunesse...

— Hein ! fit Eugène.

— C'est la première fois de ma vie que je vois M. Fauconet, qu'irais-je lui dire ? Je n'ai jamais aimé que Blavot, je vous le promets !

La sincérité de Mme Blavot éclatait avec trop d'évidence ; Eugène sentit l'énormité de son erreur en même temps que la vérité lui apparut ; Fauconet jouait un rôle infâme, son père, son vrai père, c'était Blavot !

Une joie folle s'empara de lui, il avait le droit d'épouser Suzanne !

Cependant, Fauconet rôdait autour de Gélinard à la façon d'un chien quêtant le gibier. Celui-ci tirait et repoussait les tuyaux de la

longue-vue; renonçant à considérer la lune, il essayait de considérer au moins la campagne, et n'avait pu réussir à trouver le point.

— Mme Zélie Migeon m'inspire de graves soucis, dit Fauconet.

— Bah!

— L'amour maternel est tenace chez elle, consentira-t-elle à me remettre la garde de Suzanne?

— Elle m'aime plus que tout au monde! s'écria Gélinard.

— Certes, mais je crains de hautes sollicitations... je compte sur votre appui!

— Ne craignez rien, dit Gélinard... Cette longue-vue est pitoyable!

Fauconet s'arrachait les cheveux.

— Que mon obstination ne vous

surprenne pas, continua le chef de bureau, elle est voulue!

— Si nous rentrions? demanda Mme Blavot à Eugène.

Celui-ci songeait à la bévue commise.

Par quel moyen racheter son impertinence, réparer sa maladresse, le ridicule de sa démarche? Il avait sans doute froissé la susceptibilité de cette femme si bienveillante jusque-là!

Respectueusement il baisa la main de Mme Blavot.

— Je vous ai offensée, murmura-t-il, ma seule excuse est d'être véritablement malheureux!

L'excellente femme ne se fâchait pas aisément, elle avait éprouvé un peu de frayeur, voilà tout. Aussi,

dépouillant la moindre rancune, elle se hâta de répondre :

— Rassurez vous, mon garçon, la preuve que je ne vous en veux pas, c'est que je conseillais à Blavot de vous adopter, et que mon avis reste le même !

— Combien je vous chérirai ! dit Eugène.

Ils se mêlèrent au premier groupe.

— Voici Mme Blavot, gémit Fauconet, quelle occasion perdue !

— Bon ! grogna Gélinard, à vrai dire, je n'en suis pas fâché !

Ce ne fut pourtant pas le retour de Mme Blavot qui l'arracha à sa contemplation. Des cris venus de la maison les terrifièrent en même temps :

— Au feu !... au feu !...

— C'est la voix de mon mari ! s'écria Mme Blavot.

— Je cours ! répondit Eugène.

Zélie Migeon apparut au tournant de la terrasse ; elle agita la main en signe d'apaisement :

— Ne craignez rien ! dit-elle.

Derrière Zélie Migeon marchaient Suzanne et Blavot ; la figure de celui-ci rayonnait.

Les lambeaux de sa jaquette, car la toile couvrant le dos n'existait plus, flottaient sur sa poitrine avec l'aspect de torchons déchiquetés. Une odeur de pétrole et de roussi le précédait et, comme il tendait les bras, la manche de la chemise brûlée retomba sur le poignet et mit à jour une plaie, heureusement légère, au-dessus du coude.

Il embrassa victorieusement Suzanne.

— Sans elle, cria-t-il à sa femme, je n'existerais plus !

— Hein ! pensa Fauconet, quelle est cette complication ?

Tous entouraient Blavot, le questionnaient, félicitaient Suzanne ; Mme Blavot pleurant à chaudes larmes couvrait la chère petite de baisers.

— Mais enfin, quel étrange accident est survenu ? demanda Gélinard ?

— Je cherchais une bouteille de vin dans la cave, répondit Blavot. François m'éclairait avec la lampe à pétrole, je me suis baissé, lui de même, trop brusquement, par exemple, car l'huile bouillante s'est répan-

due sur ma jaquette et la toile s'est enflammée !...

— Mon Dieu ! s'écria Mme Blavot.

— La jaquette entière flambait, reprit l'ancien entrepreneur. Voyez plutôt.

Il fit volte-face, montrant ses épaules noircies par la fumée.

— J'étais perdu, Mme Migeon et François en témoigneraient au besoin, sans l'énergique intervention de Suzanne !

— Je ne peux cependant vous aimer davantage ! dit Eugène à la jeune fille.

Fauconet l'avait entendu :

— Encore ces idées folles ! cria-t-il.

— Pas si folles, monsieur ! répondit Suzanne.

Un fin sourire joua sur ses lèvres.

— Je termine, reprit l'ancien entrepreneur. Une couverture de laine se trouvait là...

Fauconet l'interrompit :

— Une couverture de laine ?... à la cave !

— On préparait ton lit pour ce soir ! dit Blavot.

Il continua :

— Avec une présence d'esprit extraordinaire, Suzanne m'enveloppa de la couverture et, au risque de se griller les doigts, au péril de sa propre vie, m'arracha à une mort certaine !

— Comment récompenser jamais une telle action ? dit Mme Blavot à Suzanne.

— Je m'en charge,s'écria Blavot, écoutez-moi.

Tous formaient un cercle, au centre duquel l'ancien entrepreneur pérorait.

— Femme, je t'ai avoué ce matin que je possédais un enfant !...

— Un fils, répondit Mme Blavot.

— J'avais confondu ! L'enfant est une fille, cette fille est Suzanne !

Mme Blavot écarquilla les yeux, hébétée :

— Qu'est-ce qu'il raconte ? murmura-t-elle, quelle matinée !

Eugène lui dit vivement à l'oreille :

— Laissez, M. Blavot a son idée, tout s'expliquera.

— Femme, continua Blavot, tu me proposais d'adopter cet enfant ?

— Oh! dit-elle, fais ce que tu voudras, mais finissons-en!... Tu me rendrais idiote !

Blavot interrogea Zélie Migeon :

— Consentez-vous, madame ?

— Oui.

Fauconet secoua Gélinard à le renverser.

— Qu'est-ce qu'il vous prend? demanda celui-ci.

— Vous êtes donc sourd ! cria Fauconet.

— Pourquoi donc ?

— Il y a huit jours, Mme Zélie Migeon vous avoue que Suzanne est ma fille ! Elle prétend aujourd'hui

que Suzanne est la fille de monsieur !... Vous souffrez cela ?

— Je suis en effet perplexe, répondit Gélinard.

Zélie Migeon s'avança :

— Je vous aime, mon ami. Afin de vous appartenir, je songeais à écarter Suzanne, j'ai menti une première fois, la vérité est que ma fille est la fille de M. Blavot.

Fauconet protesta :

— Mensonge !

Gélinard étendit les mains :

— Que la voix du sang prononce !

Il désigna les deux hommes à la jeune fille :

— Lequel des deux est votre père ?

Suzanne se réfugia près de Blavot.

— Je le regrette, dit Gélinard, très fier du résultat obtenu ; monsieur Fauconet, laissez-moi tranquille !

Fauconet recourut à Mme Blavot :

— Vous, madame, ne protesterez-vous pas ?... Si mademoiselle est la fille de votre époux, la place de Mme Migeon est-elle ici ?

— Mais c'est vrai ! s'écria Mme Blavot.

Elle apostropha son mari :

— Tu ne me respectes même plus !...

Blavot étancha la sueur qui perlait sur son front :

— Ecoute cinq minutes, dit-il, tu m'approuveras.

Il emmena sa femme à l'écart.

— Eugène, dit Fauconet, consommeras-tu cette union en dépit de mes ordres ?

Eugêne lui tourna le dos sans répondre.

— Vous, mademoiselle Suzanne, mépriserez-vous ainsi les règles élémentaires de l'honneur ?

Suzanne fit une révérence moqueuse :

— J'obéirai à mon père, monsieur, il ne peut me conseiller mal.

Fauconet supplia l'ancienne actrice :

— Madame, cessez cette mauvaise plaisanterie, par pitié !

Zélie Migeon se mit à rire, il se révolta :

— Votre conduite est honteuse !

Gélinard se dressa de toute la hauteur de sa petite taille :

— Gare ! Monsieur Fauconet, les insolences se châtient !

Mme Blavot mit fin à la discussion, elle sourit à l'ancienne actrice :

— Vous avouerez, dit-elle, que j'usais de mon droit en me formalisant.

La fureur de Fauconet éclata.

— Je lutterai seul ! cria-t-il, je veux ma fille ! Je porterai la cause devant les tribunaux ! L'adoptant prouvera que l'adoptée lui a sauvé la vie, il justifiera la présence de cette couverture dans la cave...

— Il me semble, dit Zélie Migeon, que M. Fauconet oublie le caractère révocable des donations entre vifs...

— Plaît-il ? balbutia Fauconet.

— La donation constituée à son profit par M. Blavot est une donation entre vifs ; s'il prenait fantaisie au donateur de regretter sa générosité, M. Fauconet s'en consolerait-il ?

Fauconet réfléchit un instant. La partie perdue, il restait beau joueur. L'expression de sa physionomie changea, devint affable, et ce fut gaiement qu'il reprit :

— La loyauté de ma conduite est suspectée, je le vois bien, mais vous respecterez mes scrupules, tous, surtout M. Gélinard ! On m'offrait pour Eugène un parti inespéré, je savais que mon fils adorait Suzanne, j'ai combattu son amour sans reculer devant aucun moyen Les pères me comprendront !...

— Oui! dit Gélinard.

— Mais du moment que Suzanne est la fille de l'excellent M. Blavot, mes répugnances cessent, ma conscience s'apaise, les hésitations du père disparaissent devant les désirs de l'ami!... Que ces enfants s'épousent, je consens!

Gélinard applaudit, Zélie Migeon embrassait Suzanne auprès de qui s'empressait Mme Blavot. L'ancien entrepreneur ouvrit ses bras à Eugène :

— Désormais, dit-il, puisque tu épouses ma fille, tu pourras m'appeler ton père !

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le 16 mars 1883,

PAR A. LEFÈVRE, A BRUXELLES



POUR

Henry KISTEMAECKERS, Editeur

à Bruxelles.